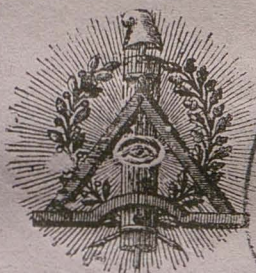


Cote 496

THÉÂTRE

RÉVOLUTIONNAIRE.



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

00



REVOLUTIONNAIRE

LIBERTÉ, ÉGALITÉ,

FRATERNITÉ

L'ANTI-PHILOSOPHE,

COMÉDIE.

BIBLIOTHÈQUE
DE
SÉNAT.

P E R S O N N A G E S.

TRISTAN, père d'Elise.

CLÉON, oncle de Valère.

VALÈRE, amant d'Elise.

GRANDMAISON, valet de Valère.

ORONTE.

Madame TRISTAN.

BELINA.

ELISE.

ITEM et GRIFFON, notaires.

MARGUERITE, servante de Tristan.

*La Scène est à Paris, dans la maison
de Cléon.*

P R É F A C E.

LA Tragédie de Caton ayant essuyé un refus constant au Théâtre (1), non-seulement manuscrite, mais même après son impres-

(1) Que demandais-je aux comédiens ? une lecture de la pièce entière ? Non ; mais une lecture du premier acte, de la première scène : si j'avais été entendu, j'étais content ; je leur promettais, dans tous les cas, un ennui très-court, mais ils n'en ont pas voulu courir le danger.

Ce n'est pas que ceux que j'ai vus ne soient infiniment honnêtes et indulgens ; mais ils ont établi pour suisse de leur salle d'audience, un comité secret et invisible, qui rend les réponses les plus rébarbatives.

« Ce n'est pas là le style de la tragédie.

« Ce ne sont pas là des vers héroïques.

« Cette intrigue est indigne d'un pareil sujet ».

En se barricadant de la sorte, les acteurs de Paris, ces arbitres suprêmes de nos destinées, ne peuvent être abordés que par un petit nombre de favoris dont la fortune littéraire est déjà faite, et par conséquent l'ar-

sion, l'Auteur tenta d'en faire une autre qui pût avoir un meilleur succès.

Mais, chose étrange ! ce qui devait lui

deur refroidie. Or, ce n'est que la concurrence qui peut amener de bonnes denrées dans nos ports, et de bonnes pièces sur nos théâtres ; le privilège exclusif est nuisible en tout genre, il produit relâchement dans les uns, et découragement dans les autres.

Si donc votre art vous est cher, ô Comédiens ! ne vous en reposez pas sur des gens qui peuvent avoir leurs passions et leurs préjugés, et qui, à l'abri de *l'incognito* qu'ils gardent, ne répondent pas de leurs jugemens au public ; ne dédaignez pas d'exercer vous-mêmes la plus belle prérogative de votre couronne, soyez dignes du nom de gens de lettres que vous ambitionnez, et enfin par le motif de votre propre intérêt, examinez les ouvrages qu'on vous offre, quelque obscure que soit la main dont ils partent.

Si vous aviez voulu entendre ce premier acte de Caton, que dis-je, si depuis quinze mois que ma pièce est imprimée et remise dans vos mains, vous aviez daigné l'ouvrir, vous ne l'auriez pas laissée au rebut, où l'envie s'est hâté de la mettre. Je sais qu'elle y peut demeurer encore long-tems, ainsi que la Comédie que j'ai l'honneur de vous présenter aujourd'hui ; mais ce sera à votre honte et non pas à la mienne.

donner une heureuse confiance dans ses forces, fut précisément ce qui le découragea. Désespéré en reportant les yeux sur son propre ouvrage, il sentait que tout effort était superflu, et ne pouvait pas seulement lui assurer le droit de paraître sur la scène. S'il s'est déterminé à essayer le genre comique, et s'il a entrepris le grand et pénible ouvrage d'une Comédie de caractère, ce fut plutôt par le besoin du travail que par le véhicule tout-puissant de la gloire.

Le caractère qui fait le sujet de cette pièce, paraîtra peut-être outré; mais cela est nécessaire pour la Comédie. Si elle n'exagère pas, elle est froide; d'ailleurs elle éloigne d'autant mieux toute allusion, qu'elle présente sous une forme plus extravagante le ridicule auquel elle fait la guerre. Heureuse guerre, qui n'a pour armes que le bon mot et la rime! Heureuse guerre, qui,

au lieu des pleurs, n'engendre que les ris !
Aimable tâche que celle de guérir les ma-
ladies de l'esprit humain avec le baume
de la gaîté !

L'ANTI-PHILOSOPHE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIERE.

VALERE, GRANDMAISON.

GRANDMAISON.

PENDANT tout mon chemin l'orage sur le dos,
Le corps transi de froid et mouillé jusqu'aux os,
J'arrive chez votre homme et je fais bacchanale.
On me dit, qui va là? D'une voix amicale,
Je réponds: serviteur, ami de la maison.
(Il était nuit.) Mais qui? Grandmaison, Grandmaison;
Ouvrez vite, ouvrez donc.... je meurs... Pas pour un
diable,

Ils ne se pressent point, et la grêle m'accable.
Enfin, la porte s'ouvre, et je suis introduit:
En moins de quatre mots tout mon dire est déduit.
Je suis, dis-je, chargé de certaine ambassade
Qui, peut-être, monsieur, vous paraîtra maussade;
Mais c'est là mon office, et vous savez très-bien

Que chacun, ici-bas, doit s'acquitter du sien.
Je viens vous signifier la présente sentence,
Qui dûment vous condamne, et pour dernière ins-
tance,

Regardant vos billets comme non-avenus,
A payer, de nouveau, lesdits cent mille écus.
Après ce compliment qui le frappe et l'assomme,
Je tourne le talon et laisse là mon homme
D'autant plus confondu, d'autant plus atterré
Que, d'un succès certain, on l'avait assuré.

VALÈRE.

Trop faible châtiment pour qui, trompant un père,
N'a pas craint de réduire un fils à la misère.
Que je t'embrasse encor, mon ami Grandmaison,
Si je me réjouis, ce n'est pas sans raison.
Cette fortune est grande, à peine y puis-je croire,
Je te dois, en partie, une telle victoire,
Et tu m'as conseillé mieux qu'aucun avocat;
Aussi je prétends bien n'en être point ingrat.

GRANDMAISON.

Je sais prendre une affaire en son vrai point de vue,
Je ne suis point un sot et n'ai point la berlue.

VALÈRE.

J'ai de la gratitude et de l'argent, ma foi;
Ainsi, dis, que veux-tu que je fasse pour toi?
Ou mille écus comptant, ou cent écus de rente.

GRANDMAISON.

Ce serait beaucoup trop de m'en donner cinquante.

Je ne vous servis point par l'appât de l'argent,
Mais par amitié seule et par attachement;
Bien que la liaison ne fût pas fort ancienne,
Votre cause, monsieur, semblait être la mienne.
Vos grâces, votre esprit, votre air affable et doux,
Font que, rien qu'à vous voir, on s'intéresse à vous..
Il vous faut, maintenant, un serviteur fidèle :
Si vous croyez devoir quelque chose à mon zèle,
Agréez mon service.

V A L E R E.

Eh quoi ! quitter pour moi
Une place solide, un honorable emploi !

G R A N D M A I S O N

Je conviens qu'il est beau : mais, à ne vous rien taire,
Il en est, ici-bas, d'autres que je préfère.
Sans faire attention à certains complimens,

(Il fait un geste du poignet.)

Qui forment le plus net de nos émolumens,
J'ai le cœur, voyez-vous, si sensible et si tendre,
Que souvent, dans mon sein, il est prêt à se fendre.
Quand je vois l'air contrit d'un triste débiteur,
Que l'aspect de l'huissier fait frissonner d'horreur.
Mais dussé-je, suivant les traces de mon père,
M'élever par degrés au rang de commissaire,
Je préfère aux honneurs le sort tranquille et doux
D'avoir toute ma vie un maître tel que vous.

V A L E R E.

Puisqu'il en est ainsi, j'accepte ton service.

Je t'installe, aujourd'hui, dans ce nouvel office.
Un homme, tel que toi, me convient et me plaît ;
Tu seras mon ami plutôt que mon valet.

GRANDMAISON.

Heureux, trois fois heureux l'astre qui m'a vu naître !
Comment puis-je marquer ma joie à mon cher maître ?
Loué soit le Très-Haut : il n'est plus question
De saisie, ou d'arrêt, ou d'assignation ;
Avec le genre humain je cesse d'être en guerre,
Je veux vivre et mourir avec monsieur Valere.

VALERE.

Où, mon cher Grandmaison, sois heureux à ce prix,
Jouis du sort flatteur dont je te vois épris.
Déjà, pour te marquer toute ma confiance,
Je veux de mes secrets te faire confidence.
Hélas ! je ne suis pas au comble de mes vœux,
J'ai gagné mon procès, mais je suis amoureux.

GRANDMAISON.

Je m'entends en amour, racontez-moi l'affaire.

VALERE.

Primò, je te préviens qu'il faut savoir se taire,
Sur cet article ci, comme sur le procès.

GRANDMAISON.

Comment ! monsieur Cléon n'en sait pas le succès ?

VALERE.

Ce fut à son insçu que j'en fis l'entreprise.

GRANDMAISON.

Vous voulez, je le vois, ménager sa surprise.

VALERE.

Peut-être; mais d'abord, mon ami Grandmaison,
Il fallut lui cacher par une autre raison;
Je voyais contre moi les vents et la marée,
La perte, disait-on, en était assurée.
Mon oncle prétendait que ce serait en vain
Qu'on irait remuer cet antique levain;
On avait de mon père abusé la vieillesse,
Et le tour s'était fait avec beaucoup d'adresse.
Mais l'indignation, avec l'âge croissant,
J'ose assigner le traître en son département:
Tu sais comment tout net ma cause y fut perdue,
Heureux que ma folie au moins fut inconnue.
Je ne m'en vantai pas, comme tu penses bien,
Mais sans autre conseil et secours que le tien,
Prêt à vendre plutôt ma dernière chemise,
J'en appelle à Paris et ne lache point prise.
Je ne prends pour plaider, d'autre avocat que moi,
M'aidant de ta pratique, et connaissant la loi,
Puisant mon éloquence en ma seule colère,
De cette iniquité j'éclaircis le mystère...
Mon mémoire imprimé mit la fraude au grand jour.

GRANDMAISON.

J'en apporte un gros tas bon pour chauffer le four.
J'en avais inondé les juges, l'auditoire,
Il a fait un effet que vous ne sauriez croire.

(Il pose le paquet sur la table et le renoue; Tristan pendant ce tems là entre sans être vu.)

On a beaucoup loué le style de l'auteur,
Il sait toucher l'esprit et convaincre le cœur,
Et chacun prétendit... d'une voix unanime...
Mettez là votre doigt... qu'il parle et qu'il s'exprime...

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, TRISTAN.

TRISTAN.

Fort bien, nous y voilà, je m'en doutais d'ailleurs,
Rien qu'à votre air distrait et vos grands yeux rêveurs..
Vous allez donc, bravant le fœt de la critique,
Grossir de nos auteurs la horde famélique,
Et mettant au grand jour votre prose ou vos vers,
Remplir de votre nom Paris et l'univers.

GRANDMAISON.

Mais non, vous vous...

VALERE (à Grandmaison.)

Oh là!

(À Tristan.)

Qu'avez-vous, je vous prie,
Monsieur Tristan? Eh bien! si c'est là ma manie?
Si je veux être auteur? faire un livre, à vos yeux,
Est-ce un crime d'état, un forfait odieux?

TRISTAN.

Vous allez prendre, ici, les choses au tragique,

Epuiser le carquois de votre rhétorique,
 Pour montrer aux humains combien ils sont heureux
 D'avoir pour les guider des esprits lumineux,
 Qui, pleins d'affection pour la machine ronde,
 Daignent de leurs écrits illuminer le monde.
 Je connais sur cela, les sublimes discours
 Que, de nos beaux esprits, l'on entend tous les jours ;
 Je les trouve dans l'ordre, et quoi que l'on en dise,
 Chacun doit, de son mieux, vanter sa marchandise...
 Mais vous, que je croyais doté de quelque sens,
 Vous allez de la sorte employer votre tems,
 Prendre ce métier là ! Dites-moi donc, de grace,
 Quel attrait vous avez à porter la besace,
 Qui vous met au cerveau la rage d'imprimer ;
 Vous mériteriez bien qu'on vous fît enfermer.

G R A N D M A I S O N.

Monsieur, respectez...

V A L È R E (*repoussant Grandmaison.*)

Vous êtes trop sévère

Aussi.

T R I S T A N.

Ce que je dis n'est pas fait pour vous plaire,
 Votre bouche, déjà, s'ouvre pour me citer
 Maints célèbres auteurs qu'on ne peut trop vanter ;
 Vous me préparez là quelque bonne apostrophe
 Sur le profond respect qu'on doit au philosophe :
 Aujourd'hui, je le sais, à ces sortes de gens
 On ne se lasse point de prodiguer l'encens ;
 On nous fait de leur art un sublime mystère,

Ils sont nés tout exprès pour le bien de la terre.
 Mais, quant à moi, sachez que vos grands écrivains
 M'ont paru, de tout tems, le fléau des humains;
 Un seul prêche les mœurs et mille la licence,
 Et j'admire des Turcs la profonde prudence,
 Dont le législateur reconnut et sentit
 Qu'il fallait réprimer l'orgueilleux appétit
 Qui nous presse d'écrire et fait qu'on déraisonne:
 Nous devrions imiter l'exemple qu'il nous donne.

V A L E R E.

Cet avis est sensé, profond, judicieux;
 S'il était adopté tout irait beaucoup mieux.
 Mais, pour la prose enfin, s'il n'est pas de replique,
 Les vers demandent grace à votre politique.

G R A N D M A I S O N.

Ah! grace pour les vers, ne les condamnez pas,
 Monsieur, la poésie est si pleine d'appas!
 C'est un feu qui de nous se saisit et s'empare,
 Il faut être un vrai turc, un vandale, un barbare,
 Un visigoth...

T R I S T A N.

Eh sus! les plus doux entretiens,
 Comme disait un jour Dagobert à ses chiens,
 Ont un terme: adieu donc. (Il sort.)

V A L E R E.

Adieu, je vous salue.

SCÈNE III.

VALERE, GRANDMAISON.

VALERE.

Ma foi, s'il m'eût jugé ma cause était perdue :
Je ne sais, il m'attaque, il m'en veut, il me hait,
Contre moi, le cher homme a quelque dent de lait :
Mais sa mauvaise humeur s'adoucira, je gage,
Quand il va me savoir ce petit héritage.

GRANDMAISON.

Mais d'où diable sort donc ce maître original,
Ce sot impertinent... ce rustre... ce cheval?

VALERE.

C'est là le père hélas ! de celle que j'adore ;
Comment cela se peut, c'est là ce que j'ignore.

GRANDMAISON.

Père de la personne...

VALERE.

Oui.

GRANDMAISON.

Je vous plains beaucoup,
Un semblable parent ne me plaît point du tout ;
Rien ne me choque tant dans toute la nature
Que d'entendre insulter à la littérature.

Je voudrais qu'une fois, par un solide écrit,
On pût de tous les sots venger les gens d'esprit;
Ou plutôt je voudrais qu'un décret sans réplique
Exilât tous les sots loin de la République.

VALÈRE.

Bonne idée !

GRANDMAISON.

Oh ! alors, on aurait du plaisir.

Et ce pauvre pays se verrait reflleurir...
Tel que vous me voyez, je suis un peu poète ;
J'ai de mes petits vers une pleine cassette,
En voudriez-vous voir quelques-uns par hasard ?

VALÈRE.

Dieu m'en préserve.

GRANDMAISON, *(tirant un papier.)*

Eh ! si, vous me direz sans farde
Ce que vous en pensez. Mes talens doivent être
Mis au jour devant vous, et connus de mon maître.

VALÈRE, *(rêvant.)*

Je veux...

GRANDMAISON.

C'est une histoire assez gentille en soi,
Contée et mise en vers fort proprement par moi.

VALÈRE, *(rêvant.)*

Que m'importe après tout ?

GRANDMAISON.

Aimez-vous mieux une ode
A Vénus?... On ne peut rien de plus à la mode.

VALÈRE, (*marchant à grands pas.*)

En elle j'ai cru voir quelques marques d'amour;
Mais je veux tout-à-fait m'éclairer en ce jour.

GRANDMAISON (*le poursuivant.*)

Voici. — «Trop aimable déesse, à qui tout rend hommage,
« Je te salue, et viens jeter des fleurs
« Sur tes appas toujours vainqueurs.
(*Valère retourne et Grandmaison le suit.*)
« Du tems qui tout détruit neutralisant la rage,
« Tu sais utiliser les plaisirs du jeune âge,
« Et dans le sein d'un sexe animé de tes feux
« Lui créer tous les jours de nouveaux amoureux.»

VALÈRE.

Le moindre doute enfin suffit et m'importune;
Je ne veux pas devoir son choix à ma fortune.

GRANDMAISON.

O Vénus!

VALÈRE.

Quel bonheur d'être chéri pour soi!
Je ne donnerais pas un sou pour être roi.

GRANDMAISON.

Amé de l'univers!

VALÈRE.

On a beau dire et faire,

110 L'ANTI-PHILOSOPHE,
L'amitié qu'on lui porte est peu sûre et peu claire;
On en veut aux honneurs, on en veut à l'argent.

GRANDMAISON.

Il ne m'écoute pas.

VALÈRE.

Je n'ai rien d'engageant

De ces deux côtés-là.

GRANDMAISON.

Monsieur... monsieur Valère..

(Valère le regarde.)

Vos ordres pour ce soir.

VALÈRE.

Mes ordres, pourquoi faire?

GRANDMAISON.

Pour aller, pour venir, ou pour rester chez nous.

Vous êtes mon maître.

VALÈRE.

Ah!

GRANDMAISON.

Vous en souvenez-vous?

VALÈRE.

Ma foi, fais mon ami tout ce qui peut te plaire;
Je ne t'ordonne rien, si ce n'est de te taire.

SCÈNE IV.

VALÈRE, *seul.*

Élise incessamment doit passer en ce lieu,
Qui de notre maison est juste le milieu :
Je l'attens de pied-ferme, et la guette au passage ;
Je veux de son amour obtenir quelque gage
Avant qu'on sache rien de mon procès gagné ;
J'entends, tel que je suis, n'être pas dédaigné ;
Mon mérite tout seul est assez grand, j'espère,
Pour pouvoir exiger qu'on m'aime et me préfère...

(Il écoute.)

Serait-ce elle déjà?.. J'entends une autre voix..
Puis une autre... Elles sont de la sorte au moins trois..
Eh!.. bon!.. cachons-nous là; nous apprendrons peut-être
Ce que nous desirons vivement de connaître.

SCÈNE V.

Mad. TRISTAN, BELINA, ELISE,
VALÈRE, *caché.*

Mad. TRISTAN.

Fort bien, je vous comprends, vous avez l'oncle, vous;
Et vous voulez qu'elle ait le neveu pour époux,

BELINA.

Dès qu'il parut songer à me prendre pour femme,

J'en conçus le projet dans le fond de mon ame ;
 Et si ce second nœud par mes soins se formait ,
 Le bonheur que j'attends me semblerait parfait.
 Leur union ferait le plaisir de la nôtre ,
 Ils sont tous deux charmans , ils sont faits l'un pour l'autre ,
 Et qui plus est , madame , ils s'aiment , je le sais.
 Est-il vrai , chère Elise ? . . . Oui , bon ! vous rougissez.
 Il faut qu'au même jour , même cérémonie
 Nous rende fortunés tous quatre pour la vie.
 Je suis vieille déjà , je n'aurai point d'enfans ,
 Vous nous en tiendrez lieu.

(à madame Tristan.)

De grace.

Mad. TRISTAN.

J'y consens ,

Pour moi , de tout mon cœur.

BELINA.

Vous me comblez de joie ,
 Voilà trop de bonheur que le bon Dieu m'envoie.

Mad. TRISTAN.

Ah ! je partagerais et le vôtre et le sien.
 Mais ma voix n'est pas tout , et vous ne tenez rien.

BELINA.

Pourquoi ? Que craignez vous ?

Mad. TRISTAN.

Je ne sais.

BÉLINA.

Qui ? son père :

Il n'est rien là , je crois , qui puisse lui déplaire.

Mad. TRISTAN, *tirant Béline à part.*

Dites-moi , mon enfant , dites , connaissez-vous
Le mortel que le ciel m'a donné pour époux ?

BÉLINA.

Oui-dà ; depuis vingt ans , si ce n'est davantage ,
Je le vis à Bordeaux avant son mariage.
C'est un homme un peu sec , maussade et refrigné ,
Mais son consentement sera bientôt gagné ,
Tristan veut du comptant , il en faut pour lui plaire ;
Je me fais forte , moi , d'en trouver à Valère.

Mad. TRISTAN.

C'est différent cela : l'expédient me plaît.
Si véritablement vous avez ce secret ,
Si par votre pouvoir , et d'un coup de baguette
Sa fortune se trouve et solide et bien faite . . .

BÉLINA.

Je ne dis pas cela ; mais je veux que Cléon
Lui fasse en bonne forme une donation
D'une rente foncière ou d'un petit domaine
Dont , s'il était besoin , il pût vivre sans peine.
Mais jamais nos enfans n'en seront réduits là ;
Notre toit est le leur tant qu'il existera ;
Nous y ferons ensemble une petite vie
Fort tranquille et fort douce , en dépit de l'envie.
Mais parlez donc Elise... ains ? .. vous ne dites rien ;

Seriez-vous par hasard d'autre avis que du mien ?
 Serais-je dans l'erreur de penser que Valère
 Ait trouvé, par ses soins, le secret de vous plaire

ELISE.

Je suis de vos bontés touchée au dernier point,
 Madame . . .

Mad. TRISTAN.

Et pour l'amour nous n'en manquerons point,
 Ce n'est pas là le *hic* : mais vous même, ma chère,
 Vous qui voulez déjà nous donner une terre,
 Êtes vous bien d'accord avec monsieur Cléon ?
 Le contrat est-il fait et signé de son nom,
 Contrôlé, enregistré ?

BELINA.

Non pas, mais c'est tout comme ;
 Venez plutôt, venez ; entrons chez ce cher homme.

Mad. TRISTAN, *bàs à Elise qui la suit.*

Ma fille, restez là, car vous seriez de trop.

SCÈNE VI.

ELISE. VALÈRE.

VALÈRE, *sortant de l'endroit où il était caché,
 sans voir Elise qui l'écoute.*

Oh là ! je n'en puis plus ; mon poulx va le galop . . .
 Et je n'ai rien appris pourtant, ou peu de chose.
 Cette bouche est restée impertinemment close ;

Or c'est d'elle qu'il faut que je tire un aveu
Clair et précis.

É L I S E, (*à part.*)

Fort bien!

V A L È R E.

Comment?.. Voyons un peu.

Je lui dirai tout franc : or ça, mademoiselle ,
Je vous offre un amant et sensible, et fidèle ,
Qui pour tout bien, hélas! n'a rien que son amour ;
Mais s'il se donne encor, il prétend du retour.
Parlez, vous sentez-vous pour lui quelque tendresse ?
Exaucez-vous enfin les vœux qu'il vous adresse ?
Il demande à-la-fois et la main, et le cœur ;
Vous pouvez, d'un seul mot, faire ici son bonheur..
Las de vivre incertain, je veux qu'une parole,
Un serment réciproque et point du tout frivole,
Nous unisse et nous lie à jamais vous et moi ;
Point de raisons, madame, il me faut votre foi.

É L I S E, (*se montrant.*)

Vous êtes bien pressant ,

V A L È R E.

O ciel!

É L I S E.

Monsieur Valère.

V A L È R E.

Quoi! vous m'écoutez?

ÉLISE.

Oui.

VALÈRE.

Serait-ce sans colère ?

Vous voyez jusqu'où va ma folle ambition.
O rêve audacieux ! étrange illusion !
Dans nos desirs secrets , insensés que nous sommes !
Déjà je me faisais le plus heureux des hommes ,
Et m'oubliant sans peine en des songes si doux ,
J'osais me croire , hélas ! votre amant , votre époux .

ÉLISE.

Vous changez promptement de forme et de langage.

VALÈRE.

Pardonnez les erreurs où mon amour m'engage.

ÉLISE.

Le bon apôtre !

VALÈRE.

Hélas !

ÉLISE.

Etsi , pour mon malheur ,

J'allais à ses propos laisser prendre mon cœur ,
Jugez comment bientôt je m'en verrais traitée .

VALÈRE.

Dieu du ciel ! ..

ÉLISE.

Mais vraiment je n'en suis point tentée .

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, TRISTAN.

TRISTAN.

Je ne viens pas ici vous déranger en rien...
Continuez; sur quoi roulait votre entretien?

(A Elise.)

Ains?

ÉLISE.

De quoi nous parlions?

TRISTAN.

Oui.

ÉLISE.

... Sur quelle matière?

TRISTAN.

Oui-dà.

ÉLISE.

Mais demandez à mon cousin Valère;
Je ne me souviens plus de ce qu'il me disait;
C'était sur le beau tems, je crois, qu'il raisonnait.

VALÈRE.

Précisément cela;

J'offrais la promenade;

En êtes-vous, monsieur?

TRISTAN.

Non pas; je suis malade.

VALÈRE.

J'ai fort besoin, pour moi, de prendre le grand air.

(Il sort.)

SCÈNE VIII.

TRISTAN, ELISE.

TRISTAN.

Ma fille, tout ceci ne me semble pas clair ;
Je vous vois souvent seule avec monsieur Valère ;
A ces rencontres-là je crains quelque mystère,
Quelque parfait amour ; mais sachez , en tout cas ,
Qu'un semblable galant ne me conviendrait pas.
Prenez-y garde , au moins , je vous le dis d'avance.
Je sais votre sagesse , et j'y prends confiance ;
Mais le cœur d'une fille est aisément séduit ;
On lui dit qu'on l'adore et tout ce qui s'ensuit ,
Tous ces mots de romans propres à faire rire ,
Et flamme et passion , et délire et martyre ;
L'on vante sans pitié les charmes , les appas ,
L'on vante ce qu'on voit et ce qu'on ne voit pas.
Elle se laisse prendre à cette flatterie ,
A moins que , de bonne heure , on ne l'ait prémunie.
C'est au père à lui faire entendre , s'il se peut ,
Qu'avec un brin d'esprit l'on aime qui l'on veut ;
Que ce goût passager qu'on prend pour sympathie ,
Ne tient qu'aux préjugés dont notre ame est remplie ;
Que souvent l'on s'apprête un sort bien rigoureux
En prenant confiance aux propos amoureux.
On en vit , de tout tems , de funestes exemples ,
Dont on pourrait remplir cent volumes bien amples . . .

Allez, ma fille, allez, et souvenez-vous bien
Qu'on ne doit point aimer un homme qui n'a rien.

SCÈNE IX.

TRISTAN, *seul.*

Pour mettre cependant quelqu'ordre à cette affaire,
Je prétends éloigner ce pied-plat de Valère.
Sans aucun doute il est des amours là-dessous;
Mais c'est en vain, ma foi, qu'il fera les yeux doux...
C'est un petit faquin, et l'oncle un imbécille,
Qui n'a pas le bon sens de demander ma fille;
Car je voulais lui faire épouser cet enfant:
C'était-là mon projet, projet sage et prudent.
Il a bien maintenant vingt mille livres de rente,
Et très-incessamment il en aura quarante;
C'était un bon parti... Mais voici du nouveau;
Il serait, m'a-t-on dit, entré dans son cerveau
D'épouser Béline, cette antique pucelle,
Qui depuis quatorze ans fait ici sentinelle.
... Diable! comment donc faire?... Eh! c'est cela, j'y suis;
Semons quelques discours, faisons courir des bruits...
Mais non, il est trop tard... Il faudrait que moi-même...
Non pas... si fait... Ah! bon, très-bien: voilà mon thème.
Il est méchant pourtant... Je ne puis... Eh! pourquoi?
Avec de pareils gens c'est pain béni, ma foi.
Au fait... Ils en sont tous, philosophes... crapule:
Je suis fort à mon aise, et n'ai point de scrupule.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

TRISTAN, CLÉON, *assis près d'une table
où il y a un globe et un telescope.*

TRISTAN.

LA terre tourne donc, et c'est-là son emploi;
Mais messieurs les savans, de grace expliquez-moi,
Dussiez-vous m'accuser d'une ignorance crasse,
Comment mon plomb va droit quand je suis à la chasse;
Comment cet édifice assis sur ses poteaux,
Ne se fracasse pas en dix mille morceaux.
Mes pédans m'ont aussi bercé de ce grimoire;
Mais je ne me suis pas fort soucié d'y croire.
Diable d'invention! Nous sommes de grands fous;
Les siècles à venir se riront bien de nous :
Cela n'est pas douteux, et le tems en approche
D'avoir, comme un dindon, mis le monde à la broche...

(*Il rit.*)

Après tout, soit qu'on tourne ou qu'on ne tourne pas,
On n'en est pour cela ni plus gros ni plus gras;
A quoi bon s'occuper de ces vieilles sornettes,
Et perdre la journée à braquer vos lunettes?
Ce que j'en dis, ici, c'est pour votre neveu,
Je l'aime, il m'intéresse, et je prétends morbleu

Lui frayer, dès demain, la route à la fortune.
J'en ai l'occasion tout-à-fait opportune;
Je puis vous le placer chez un de mes amis
En qualité de clerc, d'agent ou de commis,
Et là, je lui promets que, dans quelques années,
Il aura moins d'esprit, mais de bonnes guinées.

C L É O N.

Non, je ne prétends point contrarier son goût,
Pour cet état je vois qu'il n'en a pas du tout.
Déjà, par vos conseils, j'en fis quelqu'ouverture ;
Je veux m'en rapporter à sa volonté pure ;
Qu'il réfléchisse bien, qu'il choisisse à loisir.

T R I S T A N.

J'ai cru vous obliger et vous faire plaisir.

C L É O N.

D'ailleurs, m'en séparer serait un sacrifice.

T R I S T A N.

Je ne songeais, ma foi, qu'à vous rendre service.

C L É O N.

J'aime ce neveu là, comme mon propre enfant.

T R I S T A N.

Qu'il demeure avec vous, j'en serai fort content.

C L É O N.

Reculons, mon ami, cette petite affaire.

T R I S T A N.

Je me mêlais, sans doute, où je n'avais que faire.

CLEON.

C'est un état fort bon, et j'en tombe d'accord;
Mais tu sais, cher Tristan...

TRISTAN.

Oh! je sais que j'ai tort.

CLEON.

Eh! non...

TRISTAN.

Si

CLEON.

Point du tout.

TRISTAN.

J'avais pris à Valère

Un intérêt trop grand et qui doit vous déplaire.
Je ne vous dirai pas, qu'ayant d'autres neveux,
Les lois de maintenant contrarieront vos vœux;
Qu'héritant, après vous, d'une part assez mince,
Il ne conviendrait pas de l'élever en prince;
Que, de nos jours, il n'est de si pauvre métier
Qui ne soit préférable à l'état de rentier;
Que flattant, par bonté, la paresse et le vice,
On rend à la jeunesse un fort mauvais service.

CLEON.

Mais enfin, si l'étude a pour lui des appas,
Pourquoi m'opposerais-je...

TRISTAN.

Inutile fatras.

Pauvreté, vanité, faribole, misère :

C'est son sort à venir qu'ici je considère,
Tout ce savoir qu'on vante est d'un bien grand profit,
Cela rassasiera beaucoup son appétit.
Je suis le serviteur de Platon et d'Euclide:
Qu'il gagne de l'argent dans quelque emploi solide.

C L E O N.

Mon Dieu, si le jeune homme est heureux et content,
C'est qu'il estime moins ce malheureux argent:
Nous corrompons son cœur, en lui prêchant sans cesse,
Pour son unique dieu, le dieu de la richesse.

T R I S T A N.

Et vous, si vous voulez en venir aux grands mots,
Je n'ai plus rien à dire et je tourne le dos...
Mais j'admire toujours qu'un sage, un philosophe,
De votre profondeur, votre esprit, votre étoffe,
Qui rend, à peu de frais, l'homme heureux et content
Par la sagesse seule, et non par l'argent...

C L E O N.

Je n'ai pas dit cela.

T R I S T A N.

Qui nous apprend à vivre,
Et de tous nos devoirs disserte mieux qu'un livre?

C L E O N.

Moi!

T R I S T A N.

Ne songeant qu'au bien de la société,
N'ait pas voulu tâter de la paternité.

CLEON.

Grand cheval de bataille ! ensuite.

TRISTAN.

Qu'il existe

Pour lui seul , ici-bas , comme un franc égoïste.

Bel exemple , ma foi , pour nous tous que voilà !

CLEON.

Vous revenez beaucoup sur ce chapitre là.

TRISTAN.

Oui-dà , ce célibat est pour vous une tache ;

A quelque objet , enfin , il faut que l'on s'attache.

Pour votre propre bien j'y reviendrai cent fois ;

Chez lui le vieux garçon est comme dans un bois ;

Tout vise à sa dépouille , et quand l'ennui l'accable

Personne ne prend part à son sort misérable.

CLEON.

Soyez donc satisfait , dans peu je suis époux.

TRISTAN.

Vraiment ?

CLEON.

De Belina.

TRISTAN.

Bon ! .. ah ! .. tant mieux pour vous ..

Vous avez su tenir la chose bien secrète.

CLEON.

Prêt à la publier , tout-à-coup je m'arrête ;

Un retour sur moi-même et sur mes cinquante ans,
Me donne du regret et me tient en suspens.

TRISTAN.

Pourquoi donc ?

CLEON.

Mais il n'est plus rien que j'examine,
Je suis votre conseil et je me détermine.

TRISTAN.

Je vous sais fort bon gré de cet engagement.

CLEON.

Son humeur me convient.

TRISTAN.

Vous ferez sagement.

CLEON.

Et l'âge est assorti.

TRISTAN.

L'aventure d'Oronte
Est tout ce que l'on ait à dire sur son compte.

CLEON.

Qu'est-ce donc ?

TRISTAN.

Rien du tout.

CLEON.

Mais encor ?

TRISTAN.

Moins que rien.

CLEON.

Avant que de donner ma personne et mon bien,
Il faut que je connaisse...

TRISTAN.

Une plaisanterie.

CLEON.

N'importe.

TRISTAN.

Un conte...

CLEON.

Eh bien!

TRISTAN.

Adieu.

CLEON.

Je vous en prie.

TRISTAN.

Que voulez-vous savoir?

CLEON.

Ce qu'il en est.

TRISTAN.

Pourquoi?

J'aime mieux vous laisser dans votre bonne foi:
Le bonheur des maris tient à si peu de chose,
L'effet est avec eux bien plus grand que la cause.

CLEON.

Vous m'en avez trop dit, je prétends tout savoir;
Parlez ouvertement.

TRISTAN.

Un beau venez-y-voir.

CLEON.

Enfin ?

TRISTAN.

Quelle est la fille, à trente ans arrivée,
Qui n'ait été, du moins, une fois enlevée ?

CLEON.

Enlevée !

TRISTAN.

Eh bien ! oui, qu'est-ce donc ? qu'avez-vous ?
Votre sort est commun avec plus d'un époux.

CLEON.

Epoux, il n'en est rien.

TRISTAN.

C'est une bagatelle,
Qui ne peut altérer votre amitié pour elle ;
Je sais ce qu'on a dit, mais... dans la vérité,
(*Il s'approche de son oreille.*)
Je sais aussi très-bien... qu'il n'est rien résulté.

CLEON.

Fort bien.

TRISTAN.

Ne plaise à dieu que ceci vous afflige ;
Il n'en résultât rien, rien au monde, vous dis-je ;
Vous pouvez l'épouser en toute sûreté,
On ne troublera pas votre postérité.

CLEON.

C'est, dites vous, Oronte?

TRISTAN.

Adieu, le tems me presse,
Vous ne pouviez pas mieux placer votre tendresse.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, ORONTE.

ORONTE.

Arrêtez, arrêtez, s'il vous plaît.

TRISTAN.

Bon! Oronte.

ORONTE.

Lui-même ennuyé de l'attendre, je monte,
Ne sachant ce qu'ici tu pouvais devenir.

TRISTAN.

Monsieur, de ses projets, daignait m'entretenir.
Il prend le bon parti.

ORONTE.

Lequel?

TRISTAN.

Il se marie.

CLEON.

Rien n'est fait.

ORONTE.

Il est tems que dans la confrairie,
A votre tour aussi vous soyez enrôlé.

TRISTAN.

J'ai le premier l'honneur de l'avoir ébranlé.

ORONTE.

A ce joug, tôt ou tard, il faut courber la tête.

TRISTAN.

A le subir, enfin, le voilà qui s'apprête.

ORONTE.

Tel que vous me voyez je fus un libertin,
Moi, j'aimais tout, le jeu, les femmes et le vin.
J'étais fort bien venu de mes contemporaines;
Eh bien! j'en suis réduit à conter mes fredaines.
Aussi je prendrai femme au premier beau matin:
Car, comme nous disons, il faut faire une fin.
Du moins, par le récit de plus d'une campagne,
Je charmerai l'ennui de ma chaste compagne.
C'est beaucoup qu'un mari qui peut en raconter;
Une femme, ma foi, doit bien s'en contenter.
O bon Dieu! que la mienne aura donc de quoi rire!
Je me souviens d'un tour que je voudrais vous dire;
Il a fait quelque bruit, c'est un de mes plus beaux,
C'est un enlèvement que je fis à Bordeaux.
Tristan, l'en souvient-il?

TRISTAN.

C'est assez, cher Oronte,

Un autre jour, vois-tu, tu nous feras ton conte.

ORONTE.

Un conte! non pardi, je puis nommer les gens.

TRISTAN.

Laissez donc, laissez donc.

ORONTE.

Ils sont tous bien portants.

TRISTAN.

Eh bien! c'est pour cela, monsieur, qu'il faut se faire;
Quel mal, depuis quinze ans, cela pourrait-il faire?
Serait-elle à Paris, Béлина?

TRISTAN.

Taisez donc!

(à Cléon qui sort.)

Monsieur Cléon, eh bien!!

SCÈNE III.

TRISTAN, ORONTE.

ORONTE.

L'effet est assez prompt.

TRISTAN.

Excellent, mon ami, viens donc que je t'embrasse,
Tu fis ce petit rôle avec tout plein de grâce.

ORONTE.

Ceci vous déplaisait, nous l'avons empêché,
J'ai menti comme un chien et n'en suis point fâché.
Il s'agissait, pour vous, d'une juste vengeance,
Et pour moi, de gagner ma douce récompense.
Votre parole est bonne, et je compte sur vous:
De l'adorable Elise, enfin je suis époux.

TRISTAN.

Oui, sans doute, oui bien, ma parole est sacrée;
Mais il faut que d'abord elle y soit préparée.
Je ne veux pour cela que huit ou quinze jours:
N'en dites mot, pourtant, dans tous nos alentours.

ORONTE.

La raison?

TRISTAN.

La raison! faut-il qu'on vous la dise?
Cette Béline là voit très-souvent Elise,
Et vous comprenez bien quel sera son courroux;
Elle se doutera que le trait part de vous...
Je vais tout disposer pour ce doux mariage,
Faites, en attendant, votre petit voyage
Dont vous m'avez parlé.

ORONTE.

Oui: vous avez raison.

TRISTAN.

A la future il faut faire un peu de leçon,
Lui faire un peu sentir combien elle est heureuse,

Et l'honneur que lui fait votre flamme amoureuse.

ORONTE.

Bien : adieu donc.

TRISTAN.

Adieu.

(Oronte sort.)

TRISTAN (riant.)

Ah ! ah ! ah ! .. bonnes gens ! .. pauvres gens !

Je vous les mène tous comme de vrais enfants.

Ah ! ah ! ah !

SCÈNE IV.

TRISTAN, Mad. TRISTAN.

Mad. TRISTAN.

Qu'est-ce ? quoi donc ? c'est vous qui riez de la sorte ?

O miracle étonnant !

TRISTAN.

Non, le diable m'emporte,

J'ai plus d'esprit moi seul que tout Paris entier,

Au plus fin des plus fins j'apprendrais son métier.

Ah ! ah ! ah !

Il est bon, mais très-bon.... Ah ! ah ! ah ! ..

Mad. TRISTAN.

C'est assez ri, me semble....

Pour la première fois . . . Parlons raison-ensemble :
 Elise, votre fille est bonne à marier ,
 Et je voudrais l'unir . . .

TRISTAN.

A quelque aventurier . . .

Je vous vois.

Mad. TRISTAN.

Est-ce ainsi que vous nommez Valère ?

TRISTAN.

Oui-dà.

Mad. TRISTAN.

Vous avez tort ; vous changerez, j'espère.

TRISTAN.

Ah ! ah ! ah ! . . . Ah ! ah ! ah !

Mad. TRISTAN.

Je voudrais bien savoir pourquoi vous riez tant ?

TRISTAN.

D'une bonne action dont j'ai le cœur content,

Réjoui . . . Ah ! ah ! ah !

Mad. TRISTAN.

Je ne sais, mais malgré moi j'en doute.

Enfin, sur mon objet je prétends qu'on m'écoute.

Je dis qu'il faut conclure et que c'est le moment,

Que Valère est l'époux qu'il faut à votre enfant.

C'est un jeune homme, honnête et très-recommandable,

Simple et de bonnes mœurs, un parti convenable.

En un mot, et je crois que nous sommes heureux
De ce qu'ils sont tombés l'un de l'autre amoureux.

TRISTAN.

Ei donc! madame, fi!

Mad. TRISTAN.

Pas tant fi.

TRISTAN.

Ei! vous dis-je.

Votre façon de voir en vérité m'afflige;
Ce jeune homme si doux, si poli, si charmant,
Vous abuseriez-vous sur son vrai sentiment?
Vous en impose-t-il? en seriez-vous la dupe?

Mad. TRISTAN.

Quoi! . . . Que voulez-vous dire?

TRISTAN.

Oui: l'on se préoccupe

Sur de certains sujets; mais pour moi j'y vois clair;
Je ne m'en laisse point imposer par son air;
Je l'ai jugé, madame: il tient à la sequelle:
J'en ai de ce matin une preuve nouvelle,
Je l'ai surpris, surpris.. avec un imprimeur,
Et j'ai vu la brochure.

Mad. TRISTAN.

Oh! cela fait horreur.

TRISTAN.

C'est un mauvais sujet, un serpent, une peste

Qui nous infecterait de son venin funeste.

Mad. TRISTAN.

Vous vous moquez, je crois, avec votre venin.

TRISTAN.

C'est dans le fond de l'âme, un infâme, un coquin.

Mad. TRISTAN.

De grace, n'allons pas juger le fond des âmes
Et traiter nos voisins de coquins et d'infâmes;
Chacun a sa façon de sentir et de voir,
Les uns sont pour le blanc, les autres pour le noir.
Par un petit retour au-dedans de nous-mêmes,
Un léger examen de nos vertus suprêmes,
Peut-être verrions nous qu'il faut être indulgens
Et ne pas déclarer la guerre à tant de gens,
Qui par nos coups réduits à ne rien ménager,
Pourraient trouver en nous bien de quoi se venger.

TRISTAN.

Vous voilà devenue à moitié philosophe!
Gardez que d'un soufflet je ne vous apostrophe,
Pour vous payer du soin que vous prenez ici.
Allez, retirez-vous et soyez sans souci.
Retirez-vous, vous dis-je. (*Il lève la main.*)

Mad. TRISTAN.

Oui, voilà le bon style;
Vous êtes du bon bord.

TRISTAN.

N'échauffez pas ma bile.

Mad. TRISTAN.

On s'en aperçoit bien.

TRISTAN.

Eloignez-vous de moi ;

Vous savez que mon bras est d'assez bon aloi.

Mad. TRISTAN.

Va lâche, tes soufflets n'ont rien que je redoute ;
 Pour être unie à toi je sais ce qu'il en coûte ;
 Mais si j'ai le malheur d'avoir un tel mari,
 Ma fille évitera l'écueil où j'ai péri ;
 Et si je ne puis pas la donner à Valère,
 A ton gré ne crois pas que je te laisse faire.
 C'est ma fille, vois-tu, c'est mon bien, c'est mon sang,
 Personne ne l'aura sans mon consentement.

TRISTAN, *d'une voix radoucie.*

Eh ! là ! ma chère amie, on n'est point un barbare ;
 Votre esprit pour un rien se gendarme et s'effare,
 Et vous vous emportez comme une soupe au lait.
 Raisonnons tous les deux.

Mad. TRISTAN.

Sans parler de soufflet

Apparemment.

TRISTAN.

Allons, allons, la paix soit faite.

Vous dites donc qu'Elise a fait une amourette ;

Eh bien ! je lui pardonne , à la condition
Qu'elle aura désormais plus de discrétion.
Je ne veux que son bien , soyez-en convaincue.
Hélas ! quel autre objet pourrais-je avoir en vue ?
Ne suis-je pas son père , et dans le monde entier ,
A quelqu'un plus qu'à moi pourrait-on se fier ?

Mad. TRISTAN.

Mais pourquoi refuser de lui donner Valère ?

TRISTAN.

Eh ! ne savez-vous pas qu'il est dans la misère.

Mad. TRISTAN.

Il est pauvre , il est vrai : mais vous voyez l'amour
De son oncle pour lui , qui s'accroît chaque jour ;
Il compte sûrement lui faire une existence . . .
La race des galants devient très-rare en France ;
Bientôt devant un homme insensible pour nous ,
On prétend qu'on verra notre sexe à genoux.
La fille donc qui veut ne pas mourir pucelle ,
Doit prendre à baise-mains celui qui veut bien d'elle.

TRISTAN.

Belle conclusion ! joli raisonnement !
Il faut donner ma fille au premier garnement .
Qui voudra bien souffrir , par pure bonté d'ame ,
Que je sois son beau-père et qu'elle soit sa femme !
Et c'est vous qui donnez un avis si prudent !
Mais enfin , rien ne peut m'étonner maintenant ,
J'en ai tant vu , tant vu de toutes les manières ,

Qu'il n'est plus ici-bas de choses singulières.

Mad. TRISTAN.

Vous entendez toujours tout de travers . . .

TRISTAN.

Oui-dà . . .

Mais j'aperçois venir l'aimable Béline.

Dans un autre moment nous parlerons d'affaires.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, BELINA.

TRISTAN, *allant au-devant de Béline.*

Chère amie, agréez mes complimens sincères ;
Si vous saviez combien j'éprouve de plaisir,
Apprenant avec qui vous allez vous unir ,
Je ne puis m'en cacher ni contenir ma joie . . .
Approchez donc , du moins , afin que je vous voie ;
Ah ! que vous êtes bien ! que vous êtes charmante !
Votre bonne façon , en vérité , m'enchanté ;
Je ne suis pas surpris qu'on raffolle de vous :
Peut-on désirer mieux que d'être votre époux ?
De posséder chez soi la beauté , la sagesse ,
Un trésor de raison , de vertu , de tendresse.

BELINA.

Vous me rendez confuse à me louer si fort.

TRISTAN.

Si je n'étais sincère , il est vrai , j'aurais tort :

Mais c'est du fond du cœur que je vous dis ces choses,
Ce teint là n'est-il pas tout de lys et de roses . . .
Je sens je ne sais quoi, tout-à-coup battre là.

(*Mettant la main sur son cœur.*)

Ma femme, prenez garde.

Mad. TRISTAN.

Ah! tant qu'il vous plaira ;

Par-tout où vous voudrez portez votre tendresse ;

Mais il n'est rien d'égal à votre gentillesse ;

Comment donc ?

BELINA.

Bon ! je veux profiter du moment,

Je puis tout obtenir de la part d'un amant ;

Il faut qu'à l'instant même il m'accorde une grace.

TRISTAN.

Parlez, ma belle enfant, que faut-il que je fasse ?

BELINA.

Il faut, en un seul jour, nous rendre tous heureux :

Valère adore Elise, unissez-les tous deux.

C'est agir sagement, c'est agir en bon père ;

Ils se conviennent tant ! demandez à la mère . . .

Ne me refusez pas cette unique faveur ,

Et je vous aimerai, monsieur, de tout mon cœur.

Votre parole, allons.

TRISTAN.

Voilà bien des histoires

En un jour.

BELINA.

Eh bien! quoi! les trouvez-vous si noires?..
Mon cher monsieur Tristan, me refuseriez-vous?
Faut-il que Bélina se jette à vos genoux?
Si vous avez vraiment quelque amitié pour elle,
Laissez-lui leur porter cette bonne nouvelle...
Vous allez partager vous-même leur plaisir:
Ce motif est puissant, vous n'y pouvez tenir.

TRISTAN.

Soit... nous en parlerons. Mais j'ai certaine affaire
Qu'un intérêt pressant ne veut pas qu'on diffère.

BELINA.

Je veux un oui formel.

TRISTAN.

Oui... Nous en parlerons,

BELINA.

Le méchant!

TRISTAN.

Aussitôt que nous nous reverrons.

Je vous baise les mains, vous êtes adorable.

SCÈNE VI.

Mad. TRISTAN, BELINA.

Mad. TRISTAN.

Eh bien! je vous l'ai dit, c'est un homme intraitable.

BELINA.

Pour parvenir, je crois, à la décision,
 Il faut faire régler notre donation
 Dont je vous ai parlé : cela doit beaucoup faire
 Et plaider mieux que nous en faveur de Valère . . .

(*Madame Tristan remue la tête.*)

Plait-il . . . ? Qu'en pensez-vous ? . . . dites.

MAD. TRISTAN.

Peut-être bien.

BELINA.

Allons hâter l'effet de cet heureux moyen.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLÉON, TRISTAN.

TRISTAN.

SE peut-il, mon ami? quoi! pour si peu de chose,
Vous voulez rompre net et j'en serai la cause.

CLÉON.

C'est un service vrai qu'ici tu me rendis.

TRISTAN.

Je craignais tout cela lorsque je vous le dis;
Mais vous avez voulu l'apprendre à toute force,
Et cet autre étourdi qui se donne une entorse
Pour venir nous conter précisément le fait!

CLÉON.

C'est de ma bonne étoile un véritable effet.

TRISTAN.

Mon regret est mortel de cette brouillerie;
N'allez pas me citer, du moins, je vous en prie.

CLÉON.

Moi qui me confiais si bien dans sa vertu . . .
Hélas!

TRISTAN.

Mon bon ami, c'est un fait reconnu,
Qu'il faut se défier de ces vieux pucelages;
On laisse peu vieillir les filles qui sont sages.
D'ailleurs toute vertu succombe avec le tems;
Et qui prend une fille au-dessus de vingt ans,
Ne peut pas se flatter qu'il en aura l'éternelle . . .
Il vous faut un tendron de l'âge de la mienne.

CLEON.

Vous croyez?

TRISTAN.

Oui vraiment, pourquoi pas?

CLEON.

Je suis vieux,

Je resterai garçon et ferai beaucoup mieux.

TRISTAN.

A cinquante ans, morbleu, vous manquez de courage!
J'en ai bientôt soixante, et je fais bon ménage.
Ecoutez, je connais un sujet excellent,
Qui sait à peine encor ce que c'est qu'un galant,
Une fille bien née, agréable et charmante,
Elevée au giron d'une mère prudente.
Si vous y consentez, ensemble dès ce soir,
Nous sortirons à pied et nous irons la voir.

CLEON.

Bien obligé, bien obligé.

TRISTAN.

Je le veux, je l'exige.
Je suis cause du mal, voilà ce qui m'afflige,
Et le mal, de ma main doit être réparé;
Il faut que je vous donne une femme à mon gré.
Je vous proposerais ma propre fille Elise
Si, malheureusement, je ne l'avais promise;
Vous l'aimez, je le sais.

CLEON.

Je l'aime infiniment,
Mais je serais honteux d'y penser seulement.

TRISTAN.

Si vous saviez à qui j'ai donné ma parole!
Ah! plus j'y réfléchis, plus cela me désole.

CLEON.

A qui donc?

TRISTAN.

Je ne sais comment cela se fit:
Un joueur incurable, un libertin maudit,
Un vaurien, en un mot c'est à ce même Oronte
Qui nous faisait tantôt son impertinent conte,

CLEON.

Et votre fille ignore un tel engagement?

TRISTAN.

Il fut, dans un dîner, conclu tout récemment.

CLEON.

Hélas! la pauvre enfant sera bien malheureuse.

TRISTAN.

Je le crois, j'en frémis, et ma tête se creuse
A chercher le secours de quelque expédient
Qui soit, pour mon honneur, le moins humiliant..
Vous pourriez... attendez... il va faire un voyage :
Vous l'aimez, dès demain brusquons le mariage ;
Ceci vient me frapper comme un trait lumineux :
Par-là, tout-à-la-fois, je puis vous rendre heureux
Et sauver du danger ma fille bien-aimée,
Double sujet de joie à mon ame charmée.
Vous ne répondez rien ? Comment ! hésitez-vous ?

CLÉON.

Un semblable lien me semblerait bien doux ;
Mais je voudrais, du moins, savoir si votre Elise
N'a pas quelqū'autre amant que son cœur favorise ?

TRISTAN.

Pour vous tranquilliser sur ce chapitre-là,
Je m'en vais la mander . . . Oh là ! quelqu'un, oh là !

MARGUERITE.

Plait-il ?

TRISTAN.

Montez là-haut, ma bonne Marguerite,
Dites à mon enfant de descendre bien vite.

(A Cléon.)

Elle vous chérira de tout son petit cœur,
Et ne s'occupera que de votre bonheur ;
Soyez-en bien certain, n'en faites aucun doute,

Mon cher ami Cléon ! ah ! quel plaisir je goûte
De triompher ainsi du destin ennemi ,
Et de donner ma fille à mon meilleur ami...
La voici qui nous vient : entrez , mademoiselle.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, ELISE.

TRISTAN.

Approchez . . approchez . . encore.

CLÉON.

Qu'elle est belle !

TRISTAN.

Ouvrez-nous votre cœur , et parlez sans façon :
Répondez-vous aux vœux de mon ami Cléon ?
Si par un mariage il vous met dans l'aisance ,
En conserverez-vous de la reconnaissance ?

ÉLISE.

Oui , beaucoup.

CLÉON.

Permettez , je demande un peu plus ,
Je voudrais de l'amour.

TRISTAN.

Vos bontés , vos vertus
Ne peuvent pas manquer d'en faire naître en elle :

On ne verra chez vous ni chagrin, ni querelle.

ÉLISE.

Ah ! je l'espère ainsi ; mais quant à mon amour ,
Il était déjà né long-tems avant ce jour ;
J'aime monsieur Cléon dès ma tendre jeunesse ,
Et l'âge ne fera qu'accroître ma tendresse.

CLÉON.

Chère Élise , est-il vrai ! Serais-je assez heureux ?
Mais non , vous me trompez.

ÉLISE.

Ah ! ce doute est affreux ;

Pourquoi vous tromperais-je ?

CLÉON.

Eh bien ! je veux vous croire ;

Faites donc désormais mon bonheur et ma gloire,
Que les jeux et les ris habitent ma maison ,
Et puissent triompher de ma triste raison . . .
Eh quoi ! tant de beauté deviendrait mon partage !
Je vous inspirerais de l'amour à mon âge ! . . .

(*Elise recule.*)

Mais je n'en puis douter, votre bouche l'a dit ;
Sur un cœur amoureux elle a trop de crédit.
Puisque d'un si grand bien le ciel me favorise ,

(*Il s'approche.*)

Dès demain je serai votre époux , chère Élise . . .
Vous êtes interdite , et changez de couleur ;
Trouble rempli d'appas , et qui vous fait honneur !

Timidité charmante, innocence adorable,
 Vous êtes à mon gré d'un prix incomparable . . .

(*Il veut l'embrasser, Elise détourne la tête.*)

Si c'est trop de la joue, accordez-moi la main.

(*Il lui baise la main.*)

Songez que tout cela m'appartiendra demain.

TRISTAN.

Elle est, la pauvre fille, infiniment timide,
 Et ne prévoyait pas une fin si rapide.

(*A Elise.*)

Allez, ma chère amie, un peu vous arranger,
 Et boire un verre d'eau dans la salle à manger . . .

Allez donc, je vous dis . . . Elle est toute tremblante.

(*Bas à Elise, qu'il reconduit.*)

J'entends et je prétends qu'on soit obéissante.

(*A Cléon.*)

Dans trois jours au plus tard, Oronte reviendra . . .

Il sera bien surpris . . . Sans doute il le sera.

Mais un puissant motif, et ceci m'autorise ;

Je vois trop le danger que courait mon Élise ;

Il fallait l'y soustraire.

CLÉON.

Et c'est aussi mon but ;

Je ne le cache point, et voudrais qu'on le sût,

On en aurait pour moi d'autant plus d'indulgence,

Et l'on pardonnerait à mon peu de prudence.

TRISTAN.

Encor? mais il n'est rien que de simple à cela ;

Personne de sensé ne s'en élonnera . . .
 J'entends venir quelqu'un . . . C'est votre demoiselle,
 Je crois.

CLEON.

Quoi ! Belina ?

TRISTAN.

Précisément c'est elle.

Je vous laisse.

CLEON.

Ah ! restez, ne m'abandonnez pas ;

Que lui dirai-je ?

TRISTAN.

On est muet en pareil cas.

(Il sort.)

SCÈNE III.

CLEON, BELINA.

BELINA.

Vous voilà seul ; je veux vous parler d'une affaire
 Qui me tient fort au cœur : il s'agit de Valère
 Votre gentil neveu, le mien incessamment.
 L'état où je le vois me cause du tourment ;
 Orphelin dès l'enfance, il n'a que vous au monde,
 C'est sur votre amitié que son espoir se fonde ;
 Vous ne prétendez pas qu'il se trouve déçu.
 Voici donc le projet que mon cœur a conçu,

Et qui ne peut manquer d'être approuvé du vôtre ;
 Car nous pensons toujours de même l'un et l'autre.
 D'après votre papier vous conviendrez d'abord
 Que vous m'avantagez d'un douaire trop fort ;
 Je prétends en ôter mille livres de rente,
 Que Valère peut bien accepter de sa tante.
 Ajoutez-y le don de quelques cent écus,
 Cher époux, et son sort ne me tourmente plus ;
 Car enfin je sens bien que votre mariage
 Doit tourner tout entier à son désavantage.
 Sans cet arrangement, je me reprocherais
 Et j'aurais sur le cœur le tort que je lui fais.
 Me refuseriez-vous une telle justice ?
 Mais vous ne dites mot.

CLEON.

Le bon dieu vous bénisse.

BELINA.

Belle conclusion à mon sage discours ;
 Mais cela m'est égal, vous y viendrez toujours ;
 Ce n'est qu'à ce prix-là que je suis votre épouse.
 Quinze cents francs sont peu ; mais j'en veux au moins
 douze :
 Il me les faut, monsieur, je n'en démordrai point ;
 Rien ne se conclura qu'après ce premier point.

CLEON.

Il m'importe fort peu.

BELINA.

Bas ! bas ! c'est une histoire :

Votre air indifférent ne m'en fait point accroire.
 Vous vous divertissez... c'est que vous savez tout,
 Je vois cela : tant mieux, ménagez votre coup,
 Procurez-nous tantôt une aimable surprise,
 Pour avoir un baiser de la charmante Elise :
 C'est très-bien calculer, je ne vous en veux pas,
 Je sais rendre justice à ses tendres appas.

CLEON (*à part.*)

Elle me pousse à bout.

BELINA.

Sa jone est si vermeille !
 C'est un petit plaisir qu'on conçoit à merveille.

CLEON (*à part.*)

Quelle langue est-ce là ?

BELINA.

Je vous ai deviné.

Convenez-en.

CLEON (*à part.*)

Jamais je ne fus si gêné.

BELINA.

Que dites-vous ?

CLEON.

(*haut*) Madame.

BELINA.

Eh bien !

CLEON (à part.)

Comment lui faire

Un compliment pareil?

BELINA.

Mon dieu que de mystère!

Vous pouvez hardiment m'avouer vos projets,
Je suis très-exercée à garder les secrets.

CLEON.

La chose que je tais sera bientôt publique;
Mais puisqu'il faut ôter l'aiguillon qui vous pique,
Apprenez que j'épouse Elise dès demain;
Son père vient ici de m'accorder sa main.
Un changement si prompt vous surprendra peut-être,
Mais il a ses raisons que vous pouvez connaître.

BELINA.

Vous m'abandonneriez après...

CLEON.

Je voudrais bien
N'être pas dans ce cas, mais il n'est pas moyen,
Et tout ce que je puis faire pour votre gloire,
C'est de ne pas du moins ébruiter l'histoire;
Sur-ce vous pouvez être en paix.

BELINA.

En vérité,

Vous m'accordez cela ! quel excès de bonté !
A cet infame trait, à tant de perfidie,

Il ose joindre encor l'insulte et l'ironie !
Ce sage tant vanté , ce doux monsieur Cléon !
Cet homme si parfait , si sensible et si bon ,
Voilà comme il me traite ! aurais-je pu le croire ?
A-t-on jamais oui de trahison si noire ?
Pourquoi ? pour contenter un amour insensé ,
Qui d'Elise sera justement méprisé ,
Qui fera le malheur et de l'un et de l'autre :
Il apprendra bientôt à regretter le nôtre.
Il est tout interdit , il a les yeux hagards.

(Cléon s'en va.)

Vous faites bien , fuyez , évitez mes regards ,
Ils vous diraient combien vous êtes méprisable ,
Que la confusion et la honte l'accable ;
Qu'à l'objet qu'il préfère , il devienne en horreur ,
Et que la jalousie habite dans son cœur ;
Que comme il me trahit , sa femme le trahisse ,
Qu'il soit vilipendé , que chacun le honisse ;
Qu'on le traite en tout lieu comme un vieux fol qu'il est ,
Qu'il le sente lui-même et crève de regret...
Ah ! que dis-je ? non , non , je suis plus généreuse ,
Que je sois , s'il se peut , la seule malheureuse ,
Isolée , à jamais.. triste condition !
Songe trop fortuné d'une douce union !..
Les noms , les heureux noms d'épouse ni de mère ,
Ne sont pas faits pour moi : je ne suis sur la terre
Qu'un fardeau superflu. J'accumule les ans ,
Je vois fuir mes amis et mourir mes parents ,
Autour de moi se forme un vuide épouvantable ,

SCÈNE IV.

BELINA, ELISE.

ELISE (*sans voir Bélina.*)

Si j'en agis ainsi, je suis bien pardonnable :
On éloigne ma mère en qui j'avais espoir ;
Peut-être d'aujourd'hui ne pourrai-je la voir.
J'ose par un billet mander ici Valère,
Je lui veux cette fois faire un aveu sincère :
Avant de l'immoler, satisfaisons mon cœur.

BELINA (*se mettant devant elle.*)

Elise...

ELISE.

Bélina! c'est vous!

BELINA.

Votre malheur

Approche-t-il du mien?

ELISE (*la serrant dans ses bras.*)

Ma chère et tendre amie!

BELINA.

Vous perdez un amant dont vous êtes chérie,
Mais c'est pour un destin qui n'est pas sans appas;
C'est un effort d'un jour, qu'on ne regrette pas.
Cléon a devers lui son esprit, sa fortune,
Votre cœur ne pourra conserver de rancune.

Au défaut de l'amour, vous aurez l'amitié
Pour vous, tandis que moi je n'ai que la pitié.
Est-il quelque ressource au coup dont il m'accable ?

E L I S E.

C'est une trahison affreuse et détestable,
Et mon ressentiment en devient plus amer :
Jamais, après ce trait, je ne pourrai l'aimer.
Non, non. . .

B E L I N A.

Vous l'aimerez, c'est moi qui vous l'assure,
C'est par amour pour vous qu'il me fait cette injure,
Elle ne peut lui nuire auprès de votre cœur.

E L I S E.

Moi j'aimerais celui qui fait tout mon malheur,
Qui m'arrache à l'objet de ma vive tendresse,
Qui lâchement vous trompe et trahit sa promesse. . .
S'il a su me surprendre une sorte d'aveu,
C'est un mal-entendu qui lui servira peu.
Je vois bien qu'il était d'accord avec mon père
Pour. . . ciel ! j'entends quelqu'un . . . ah ! c'est lui,
c'est Valère.

S C È N E V.

L E S P R É C É D E N S , V A L È R E.

V A L È R E.

Oui, madame, je viens me jeter à vos pieds :

Que voulez-vous de moi? . . J'attends que vous parliez.
Mon sort est dans vos mains . . un mot va me suffire.

ELISE.

Ah! ce serait en vain que je voudrais le dire.
Ce mot, sachez qu'on a disposé de ma main.

VALERE.

O ciel! il ne se peut.

ELISE.

Et que c'est dès demain.

VALERE.

Que me dites vous là?

ELISE.

Rien que de véritable.

VALERE.

Ne peut-on pas parer ce coup épouvantable.
Hélas! si vous aviez quelque bonté pour moi,
Pourrait-on vous contraindre à donner votre foi.
Il est possible, au moins, de différer l'affaire.

ELISE.

Non.

VALERE.

(à Béline.)

J'en appelle à vous.

BELINA.

Non, mon pauvre Valere.

VALERE.

Vous êtes donc d'accord pour me désespérer
Toutes deux.

BÉLINA.

Point du tout.

VALERE.

Je n'y saurais durer!

Expliquez-vous, Elise, expliquez-vous, de grace.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, GRANDMAISON.

ELISE.

O ciel! un étranger!

GRANDMAISON.

Est-ce moi qui vous chasse.

VALERE (*courant après Elise.*)

Revenez, ce n'est rien, ce n'est que Grandmaison.

(*Courant après Béline.*)

Charmante Béline, parlez-moi donc raison.

(*A Elise qui repart.*)

Elise! Elise! . . .

GRANDMAISON (*la retenant.*)

Oh! là, vous êtes prisonnière.

Fi! fi! l'on ne doit pas fuir de cette manière.

Suis-je si laid?

VALERE.

Restez, c'est un homme prudent,

Un homme tout à moi, c'est . . mon . . mon confident.

158. L'ANTI-PHILOSOPHE,
GRANDMAISON (*à Elise qui le regarde.*)
Prêt à vous obéir.

VALERE.

Il est discret et sage ;
Adroit, ingénieux, on ne peut davantage :
Il pourrait par hasard nous servir aujourd'hui ;
Chère Elise , parlez hardiment devant lui.

ELISE.

Apprenez donc, monsieur, que c'est votre oncle même
Que j'épouse demain.

BELINA.

Sa surprise est extrême.

VALERE.

Mon oncle ô ciel ! mon oncle ! ah ! je suis confondu. . .
Vous avez bien raison, tout espoir est perdu. . .
Mais, après l'assurance à madame donnée,
Comment si brusquement l'a-t-il abandonnée ?

BELINA.

C'est à quoi, toutes deux, nous ne concevons rien.

VALERE.

Un oncle, un protecteur qui m'a fait tant de bien !
Qui m'élève chez lui dès l'âge le plus tendre !
Contre ses vœux, hélas ! que pourrais-je entreprendre ?
Il faut mourir.

GRANDMAISON.

Non pas, gardez-vous de cela :
Quelle étrange sottise iriez-vous faire là ?

VALERE.

Que veux-tu, mon ami, c'est ma seule ressource.

GRANDMAISON.

Passe, si vous n'aviez plus rien, plus rien dans votre bourse :

Mais lorsque devant soi (*bas*) l'on voit cent mille écus.

VALERE.

Que m'importe?

GRANDMAISON.

Vraiment ! il vous importe plus

(à *Elise*.)

Que vous n'imaginez . . . mademoiselle Elise :

Etes vous, pour monsieur, sincèrement éprise?

ELISE.

Hélas !

GRANDMAISON.

Vous voulez bien être sa femme?

ELISE.

Hélas !

GRANDMAISON.

Si je romps l'autre nœud, vous ne m'en voudrez pas.

. . . Eh bien !

ELISE.

Il se pourrait.

VALERE.

Comment ?

GRANDMAISON.

Laissez-moi faire.

BELINA.

Vous voyez quelque jour à renouer l'affaire.

GRANDMAISON.

Un jour lucide . . . un jour . . . superbe.

VALERE.

Parle . . . quoi ?

ELISE.

Quel est-il ?

BELINA.

Vous croyez ?

GRANDMAISON.

Sans doute.

VALERE.

Explique-toi.

GRANDMAISON.

Un moment . . . un moment . . . recueillons nos idées.

Si mes preuves venaient à m'être demandées . . .

Je serais un peu sot . . . voilà le grand danger :

Mais n'importe, à tout prix, je veux vous obliger.

(A Elise.)

C'est l'oncle, dites vous, du citoyen Valère,

Qui par un ordre exprès de monsieur votre père,

Doit être votre époux, pas plus tard que demain.

ELISE.

Dui.

GRANDMAISON.

Bien, fort bien . . il faut lui barrer le chemin,
 Lui donner un rival, dont l'éclat, la naissance,
 Près de monsieur Tristan emportent la balance :
 Un rival beau, bien fait . . et ce rival, c'est moi.

VALERE.

J'entrevois son projet.

GRANDMAISON.

Qu'en dites-vous?

VALERE.

Voici quelqu'un.

Tais-toi,

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, GRIFFON, ITEM.

GRIFFON.

Ce sont là les futurs, à ce que je puis croire.
 Il est charmant d'unir un couple fait ainsi.

(A Grandmaison.)

C'est sans doute, monsieur, qui me demande ici?

GRANDMAISON.

Monsieur...

GRIFFON.

Je suis tout prêt; aidé de mon confrère,

Je m'en vais procéder dans la forme ordinaire.

(Ils prennent une table et s'asseyent auprès l'un de l'autre avec beaucoup de façon.)

GRIFFON.

Combien donnerez-vous de dot?

GRANDMAISON.

Je n'en sais rien.

(Les deux notaires causent tout bas et gesticulent.)

GRIFFON *(haut.)*

Non pas, ce sera vous, vous êtes mon ancien.

ITEM.

N'importe, je n'écris que sous votre dictée.

(Griffon lui parle à l'oreille quelque tems.)

ITEM.

Ah! fort bien: et madame?

GRIFFON.

Et madame est restée.

ITEM.

Avec tous ces messieurs?

GRIFFON.

Oui.

ITEM.

Point de soucis?

GRIFFON.

Non.

ITEM.

Je sais pourquoi.

GRIFFON.

Pourquoi?

ITEM.

L'on vous console.

GRIFFON.

Bon!

ITEM.

Maraud.

GRIFFON.

Qu'est-ce?

ITEM.

Coquin.

GRIFFON.

Comment?

ITEM.

Cette cousine?

GRIFFON.

Il faut bien que quelqu'un gouverne ma cuisine.

(Ils rient.)

GRIFFON.

En tout bien.

ITEM.

Je le crois.

(Ils rient.)

(Pendant ceci Elise et Valère se parlent dans un coin du théâtre, Grandmaison se promène, Béline paraît enfoncée dans une triste rêverie.)

GRANDMAISON (*bas à Valère.*)

Que faisons-nous ici?

Avant que Tristan vienne, écartons ces gens-ci :
Cela nous donnerait du tems et de la marge.

VALERE.

Ma foi, c'est fort bien dit... c'est à toi, fais ta charge.

GRIFFON.

Devant Griffon et son confrère... écrivez-vous?

ITEM (*écrivant.*)

J'y suis.

Prestò : devant—Grif-fon—et—son—con-frère—Et puis?

GRANDMAISON (*aux notaires.*)

Messieurs, je suis charmé de votre exactitude :
Mais je voudrais avoir, pour plus de rectitude,
Certains renseignemens qui me manquent encor ;
Et de plus, j'ai la dôt à convertir en or :
Dès que tout sera prêt, je vous le ferai dire.

(Anché) GRIFFON.

On sait le principal, on peut toujours écrire ;
Hormis certains détails qu'on laisserait en blanc.

GRANDMAISON, *d'une voix fort haute.*

Non pas, Messieurs, non pas : il serait imprudent.
Faites-moi le plaisir de me laisser tranquille
Et de sortir d'ici sans m'échauffer la bile.

(Les notaires se regardent.)

ITEM.

C'est autre chose... Allons, mon cher confrère, allons.

GRIFFON, *refermant son écritoire.*

Je n'y mets plus les pieds.

GRANDMAISON.

Sortez et dépêchez-vous...

Vous raisonnez, je crois... Qu'on m'apporte ma canne.

Barbouilleurs de papier, suppôts de la chicane,

Petits notaires, sus! videz-moi le plafond.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE VIII.

ELISE, BELINA, VALERE,
GRANDMAISON.

GRANDMAISON.

Mesdames, c'est ainsi que les choses se font.

Je ne me conduis pas en homme de province,

Mais comme un grand seigneur, mais comme un petit
prince;

Je dois savoir garder le haut rang que je tiens,

Et parler de la sorte à de vils praticiens.

Rempli du noble orgueil que donne la naissance,

Je regarde en pitié la robe et la finance,

J'insulte les bourgeois, je frappe mes valets.

Heureux sont les mortels avec qui je me plais.

VALERE.

Ton esprit, Grandmaison, me remplit d'espérance.

GRANDMAISON.

Livrez-vous à mes soins en toute confiance.
Il me faut seulement . . . Vous m'entendez ?

VALERE.

J'entends.

Tun'en manqueras point.

GRANDMAISON.

Des habits fort galans ,
Quelques brillans aux doigts, deux laquais de louage.

VALERE.

Va, je saurai pourvoir à tout ton équipage.
Et si la belle Elise est d'accord avec nous ,
A madame bientôt nous rendrons son époux.

BELINA.

Je ne veux plus de lui, non, votre oncle est un traître.

ELISE.

Je m'abandonne à vous et vous laissez le maître.

VALERE.

Vous m'aimez ?

ELISE.

Oui, Valère.

VALERE.

Et vous me préférez

Aux biens qui par Cléon vous étaient assurés ?

ELISE.

De beaucoup.

VALERE, *à ses genoux.*

O mortel trop fortuné sans doute,
Quel plaisir ineffable est celui que je goûte!

(*Il lui baise les mains.*)

GRAND MAISON.

Monsieur, monsieur, songez que les momens sont chers,
Ne nous exposons pas à de fâcheux revers.

VALERE.

Qu'on s'oublie aisément aux genoux de madame!...
Allons, viens travailler à couronner ma flamme.

Fin du troisième Acte.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

TRISTAN, MARGUERITE.

TRISTAN.

MARGUERITE, as-tu vu ce diable de notaire?
Qu'a-t-il dit?

MARGUERITE.

Il a dit que vous vous alliez faire . . .

Tout à droit . . .

TRISTAN.

Qu'est-ce donc?

MARGUERITE.

Que vous étiez un fat,

Un sot, un impudent, un belitre, un pied-plat,

Un insolent, un drôle . . .

TRISTAN.

Holà! je vous en prie.

MARGUERITE.

Il a dit tout cela, mais avec énergie,

Voyez-vous.

TRISTAN.

C'est fort bien.

Il prétend que dans peu
Son fils doit revenir, et qu'on verra beau jeu.

SCÈNE II.

TRISTAN, VALÈRE.

VALÈRE.

Bonjour monsieur Tristan.

(*Marguerite sort.*)

TRISTAN, (*à part.*)

Mais quel diable de conte!

VALÈRE.

J'ai rencontré là-bas le chevalier Oronte.

TRISTAN.

À l'instant?

VALÈRE.

À l'instant.

TRISTAN.

Il n'est donc pas parti?

VALÈRE.

Non pas.

TRISTAN.

J'en suis charmé. (*à part.*) Me voilà bien loti.

VALÈRE.

Il viendra dès ce soir vous faire ses tendresses . . .

170 L'ANTI-PHILOSOPHE,

Il attend, m'a-t-il dit, l'effet de vos promesses.

. . . Vous savez ce que c'est apparemment?

TRISTAN.

Fort bien.

VALERE.

Il ne partira pas avant cela.

TRISTAN, (*A part.*)

Le chien! . . .

Se serait-il douté?...

VALERE, (*après avoir fait quelques pas vers la porte.*)

Savez-vous la nouvelle

Que l'on dit aujourd'hui?

TRISTAN.

Pas du tout: quelle est-elle?

(*Pendant ce qui suit, Valère tourne de tems en tems les yeux vers la porte.*)

VALERE.

On dit . . . que le Grand - Turc est des plus furieux.

TRISTAN.

Contre qui?

VALERE.

Contre qui! contre tous ces messieurs,

Les Russes, les Anglais . . . et que dans sa colère . . .

TRISTAN.

Que fait-il?

VALERE.

Ce qu'il fait . . . il se roule par terre.

TRISTAN.

Oui, cela fait frémir.

VALÈRE.

Tout est à l'abandon :

Ses plus tendres amis reçoivent le cordon..

Des pachas les plus fiers il fait couper les têtes ,

Et vous fait empâler les gens les plus honnêtes.

TRISTAN.

Il fait bien.

VALÈRE.

Tout cela, ce n'est pas sans raison . .

Les Anglais l'ont traité comme un petit garçon. . .

. . Ils envoient leurs vaisseaux se mettre en sentinelles

Jusque sous sa fenêtre et dans les Dardanelles. . .

. . . Pour barrer le chemin aux pauvres Musulmans. . .

. . . Qui de ce procédé ne sont pas fort contents.

SCÈNE III.LES PRÉCÉDENS, GRANDMAISON *déguisé.*GRANDMAISON, (*suivi de deux laquais en livrée.*)

Enfin, je l'ai trouvé; c'est bien là qu'il demeure :

Dites à mon cocher de m'attendre un quart-d'heure . . .

Ah ! le voici . . . c'est lui... Cher Valère, eh ! bonjour !

Tu ne reconnais pas le marquis de Précour ?

VALÈRE.

Mon camarade, eh quoi ! quelle heureuse fortune ?

Je te croyais, ma foi, plus loin que Pampelune :

Que dis-je ? mort cent fois depuis sept ans passés.

GRANDMAISON.

Mon voyage fut long ; mais je m'en loue assez :
 Après avoir vogué d'Amérique en Espagne ,
 Et d'Espagne . . . bien loin . . . je fus en Allemagne ,
 C'est-là que mon destin a voulu me fixer ;
 Et sans que d'arrogance on puisse me taxer ,
 Je me vois à la cour la faveur la plus haute ,
 Auprès de l'Empereur je marche côte à côte .
 Moi , je monte toujours , et ne descend jamais ;
 Malgré vous et vos dents je suis ce que j'étais ;
 Quoi qu'en disent les sots , quoique l'envie enseigne ,
 Le marquis de Précour est toujours mon enseigne .

TRISTAN, (*à part.*)

Je l'estime en cela.

VALÈRE.

Marquis ou non marquis ,
 Le plaisir que je sens n'en est pas moins exquis ;
 Que tu sois plein de vie , et que je te revoie ,
 Un vain titre de moins ne fait rien à ma joie .

GRANDMAISON.

Un vain titre de moins !.. C'est de cette façon !..
 Je te croyais , Valère , un honnête garçon .
 Au collège d'Harcourt , où nous fûmes ensemble ,
 Tu passais pour avoir de l'esprit , il me semble ,
 C'est ce qui m'a donné de l'amitié pour toi ;
 Mais un vain titre... Oh ! oh ! c'est bien cela , ma foi .
 D'un philosophe aussi tu m'as fort l'encolure .

V A L È R E.

Philosophe, qui, moi ? tu me fais une injure.

G R A N D M A I S O N.

Un vain titre de moins ; je bouillonne et je cuis.
Eh ! qui peut m'empêcher d'être ce que je suis,
Ce que le ciel a fait qui pourrait le défaire ?
Qui peut m'ôter le sang que je tiens de mon père ?

T R I S T A N, (*à part.*)

Qu'il dit bien !

V A L È R E.

Il est vrai, je suis un mal appris.
Pardonne, cher Précour, ou plutôt cher marquis.
... Quel plaisir de te voir dans ce bel équipage !
Assis-toi là de grace.

(*Ils s'asseyent : Tristan s'approche pour mieux écouter.*)

G R A N D M A I S O N.

Eh bien ! qu'as-tu ?

V A L È R E.

Je t'envisage.

Je te trouve embelli, je te trouve charmant,
Beau de la tête aux pieds.

G R A N D M A I S O N.

Tiens, vois ce diamant.

V A L È R E, (*prenant la bague.*)

Tu vas rendre à Paris toutes les femmes folles.

GRANDMAISON.

Qu'en dis-tu?

VALÈRE.

Du diable! il vaut bien cent pistoles,

GRANDMAISON, *(riant.)*

Tu t'y connais!

VALÈRE.

Au moins.

GRANDMAISON.

Au moins est fort bien dit.

VALÈRE, *(lui rendant la bague.)*

Je suis impatient d'entendre le récit

Des aventures...

GRANDMAISON.

Quoi! tu prétends me le rendre?

VALÈRE.

Eh! sans doute.

GRANDMAISON.

Non pas.

VALÈRE.

Comment dois-je l'entendre?

GRANDMAISON.

Bagatelle!

VALÈRE.

Eh!

GRANDMAISON.

Misère.

VALERE.

Allons donc.

GRANDMAISON.

Je le veux.

VALERE.

Quoi!

GRANDMAISON.

Je vais me fâcher.

TRISTAN, (*à part.*)

Il est bien généreux!

VALERE.

Oh! non, la paix, la paix, et qu'à cela ne tienne.

GRANDMAISON.

Des égards qu'on me doit je veux qu'on se souvienne.

VALERE.

Il est juste...

GRANDMAISON.

Et je suis offensé.

VALERE.

C'est fini.

GRANDMAISON.

Piqué.

VALERE.

Non.

GRANDMAISON (*se levant.*)

Je retourne à mon hôtel garni.

Un refus est pour moi la plus cruelle offense.

TRISTAN (*à part.*)

Seigneur dieu!

VALERE.

Je l'accepte avec reconnaissance.

GRANDMAISON (*se rasseyant.*)

Tu fais bien.

VALERE.

Cher marquis, je suis bien curieux
De connaître en détail ton destin glorieux.

GRANDMAISON.

La fortune, il est vrai, ne me fut point contraire,
J'ai voyagé beaucoup et sur mer et sur terre,
Je fus fort bien reçu chez tous les potentats,
Sur-tout chez l'empereur et chez ses co-états;
Galant près du beau sexe, en triomphant sans cesse,
Je sus bientôt gagner le cœur d'une princesse;
Elle m'épouse... hélas! l'inéxorable mort
L'atteignit dans mes bras, jalouse de mon sort...
...Mais, pour me consoler, j'ai tout son héritage,
Et la principauté me demeure en partage.
...Mets le genouil en terre... et baise cette main;
Je suis en Germanie un petit souverain;
J'ai quatorze clochers, qu'à mon gré je gouverne,
Où ma volonté seule est loi.

VALERE.

Je me prosterne.

G R A N D M A I S O N.

Mes sujets sont contents, je les traite assez bien ;
 Ce sont, en général, presque tous gens de bien,
 Tous occupés du soin de complaire à leur maître :
 Chaque dimanche on vient danser sous ma fenêtre.
 Là, dans une avenue, en face du château,
 Cela me divertit... il est grand, vaste et beau.

(Il fait un geste qui va jusqu'à Tristan.)

La forme t'en plairait quoiqu'(un tantôt) gauloise...
 Une rivière au bas, comme qui dirait l'Oise,
 Sur laquelle j'ai fait jeter un joli pont,
 Arrose un pré fleuri qui règne tout du long ;
 On y voit naviguer les bateaux à toute heure,
 Ce coup-d'œil amusant embellit ma demeure,
 Je pêche à l'épervier et je chasse au faucon,
 A ma table on entend un concert assez bon ;
 J'ai pour me promener un galant équipage,
 Six chevaux catalans, le piqueur et le page,
 Tout cela court... brrr... plus vite que le vent ;
 Même (par parenthèse) on me verse souvent...
 Mais, ce que bien des gens ont de la peine à croire,
 Je suis triste et je bâille au milieu de ma gloire.

V A L E R E.

Tout semble réuni pour contenter vos vœux.

G R A N D M A I S O N.

Oui, j'ai tout à souhait, et ne suis point heureux ;
 Je ne sais quel ennui me dévore et me ronge.

V A L E R E.

La grandeur nous séduit, mais ce n'est qu'un beau
 songe.

GRANDMAISON.

Je suis là dépourvu d'amis et de parens,
Autour de moi, je n'ai que de faux courtisans:
Au travers de l'amour dont chacun d'eux me flatte,
Je vois, à chaque instant, percer leur ame ingrate.

VALERE.

Je crois que vous devriez former de nouveaux nœuds;
Une femme pourrait rendre vos jours heureux,
Elle pourrait chez vous créer une famille,
Vous n'avez qu'à choisir, tout Paris en fourmille.

GRANDMAISON.

Il en fourmille; mais il n'en fourmille pas
Qui sachent réunir la sagesse aux appas.
Je suis un peu gâté, j'ai le goût difficile,
Difficile beaucoup, et cette grande ville
Ne m'offre rien-encor qui sache me charmer,
Rien qui me touche au cœur, rien que je puisse aimer.
Je découvre par-tout quelque chose à redire:
Ce n'est pas pour le bien, le mien doit me suffire.
Même mon premier vœu, si je forme un lien,
Tout au contraire c'est que ma femme n'ait rien;
Cette condition me semble indispensable
Pour rendre mon bonheur plus grand et plus durable.

(*Tristan devient rêveur.*)

Tu sens qu'une moitié, qui tiendra tout de moi,
Aura plus de raison de me garder sa foi;
Tu sens que me devant tant de reconnaissance,
Elle aura plus d'amour et plus de complaisance;

Mon plus léger desir lui devient une loi...
Je prétends emmener le beau-père avec moi,
Et la mère et la tante, et toute la famille.

(Tristan croise les bras sur sa poitrine.)

Ce seront mes parens et ma femme, leur fille,
Recevra de leur part des leçons de vertu.
Conçois-tu mon dessein, dis-moi, le conçois-tu?
Quel bonheur ce sera, quel baume pour ma vie,
De voir autour de moi, constamment réunie,
Une famille honnête et qui me doit son bien,
Qui sans moi languissait, qui sans moi n'avait rien!

(Tristan passe la main sur son front.)

VALÈRE.

Ah! ton affaire est faite, ou du moins c'est tout comme,
Une parente à moi, fille d'un gentilhomme
De bonne race, ancien....

GRANDMAISON.

Mon carrosse est la bas;
On doit ce soir, chez moi, chanter des opéras,
Suivis du petit bal: je t'y mène, Valère,
Nous pourrons raisonner au long de cette affaire.

VALÈRE.

Il faut, au moins, changer l'habit que j'ai sur moi.

GRANDMAISON.

Va donc, je t'attendrai.

VALÈRE.

Je cours... je suis à toi.

SCÈNE IV.

GRANDMAISON, TRISTAN.

TRISTAN (*faisant de grands saluts.*)

Seigneur...

GRANDMAISON.

Eh!

TRISTAN.

Permettez...

GRANDMAISON.

Quoi!

TRISTAN.

Que je vous salue.

GRANDMAISON.

Cette figure là ne m'est pas inconnue...

Que voulez-vous de moi?

TRISTAN.

Me serait-il permis...

GRANDMAISON.

Qu'est-ce?

TRISTAN.

De vous...

GRANDMAISON.

Eh bien!

TRISTAN.

Je crois avoir compris.

GRANDMAISON.

Où veut-il en venir?

TRISTAN.

Vous cherchez une fille,

Afin de propager votre illustre famille,

Qui soit d'un caractère aimable, tendre et doux,

Que vous puissiez aimer. . .

GRANDMAISON.

De quoi vous mêlez-vous?

TRISTAN.

Pardonnez, j'entendis. . . seigneur, j'en possède une.

Dépourvue, il est vrai, des biens de la fortune,

Mais dont la beauté rare et le cœur vertueux

Peuvent rendre, il me semble, un honnête homme
heureux.

GRANDMAISON.

A merveille, et c'est moi qui suis cet honnête homme.

Monsieur, mon cher ami, comme est-ce qu'on vous
nomme?

TRISTAN.

Mon nom n'a rien d'illustre, on m'appelle Tristan,

Mais de l'autre côté vous seriez plus content :

La ligne maternelle est toujours la plus sûre,

Or sa source par-là fut une source pure :

On y voit des marquis, des comtes, des barons,

Ma fille est alliée aux plus illustres noms ;

Si ce n'était son père, en toute sa famille,
Peu de gens auraient droit de prétendre à ma fille.

GRANDMAISON.

Le père a tort, grand tort. . . en vérité, ma foi,
Sans cela c'était fait, je la prenais pour moi. . .
C'est une fille sage et belle. . . ains ?

TRISTAN.

L'un et l'autre.

GRANDMAISON.

Douce, aimable ?

TRISTAN.

Il est vrai.

GRANDMAISON.

Gaie ?

TRISTAN.

Oui.

GRANDMAISON.

Mais c'est la vôtre :—

Voilà, monsieur Tristan, le mal, vous l'avez dit. . .
Vous m'assurez qu'elle a des talens, de l'esprit ?

TRISTAN.

Oui.

GRANDMAISON.

Diable ! je voudrais lui voir un autre père.
Un bourgeois a toujours de la peine à me plaire.
On a beau s'écrier que c'est un préjugé,
On n'en sera jamais tout-à-fait dégagé.

TRISTAN.

Ma famille, autrefois eut de la consistance,
J'y vois des gens de robe et des gens de finance,
Je ne sais quelle idée a pris à mes parens,
Qui se sont avisés de se faire marchands;
Mais me sentant peu fait pour l'état de mon père,
Du roi, dès qu'il fut mort, je me fis secrétaire,
Et ma fille, seigneur, est au second degré.

GRAND MAISON.

Ah ! vous me soulagez, je vous en sais bon gré.
Comme, il faut avant tout, se connaître et se plaire,
Confiez votre fille à mon ami Valère,
Il me l'amenera : j'ai chez moi cette nuit
Le bal et le concert, sans fracas et sans bruit.
La jeunesse a toujours quelque goût pour la danse.

TRISTAN.

Valère !

GRAND MAISON.

Pourquoi pas ?

TRISTAN.

Je crois à sa prudence ;
Mais un si grand trésor ne s'abandonne pas,
Et c'est à l'œil d'un père à guider tous ses pas,
Si vous le trouvez bon.

GRAND MAISON.

Oui-dà, venez vous-même.
De me lier à vous, mon desir est extrême :

Cependant à la belle il ne faut dire rien ,
Afin que sans contrainte on la connaisse bien ,
Il y va de beaucoup , la chose est sérieuse .
Il me faut une épreuve et longue et rigoureuse ,
Un examen suivi : je n'y plains pas le tems ,
Je n'y regarde pas quelque deux ou trois ans ,
Car je veux avant tout bien connaître ma femme ,
Sonder , approfondir et son corps et son ame .
Voici Valere , adieu , je serai dépêcher ,
Et mon carrosse après , vous reviendra chercher .

SCÈNE V.

TRISTAN, (*seul.*)

De l'avenir enfin qui peut percer le voile ?
Quelle rencontre unique ! et quelle heureuse étoile ?
Un invisible esprit veille sur mon destin ,
Dirige tous mes pas , me conduit par la main ,
C'est lui qui renversa la tête à ce notaire ,
Pour m'empêcher de faire une mauvaise affaire ,
C'est lui qui fait venir ce seigneur à Paris ,
Pour me tirer bientôt de ce maudit pays ,
Ou l'on se voit morgué par la rôtüre infame ,
Séjour insupportable à quiconque a de l'ame ,
Ma fille , oh là ! ma fille . . . Elise . . .

SCÈNE VI.

TRISTAN, ELISE.

ÉLISE.

Me voici.

TRISTAN.

Venez, ma chère enfant, venez me voir ici,
Je m'occupe de vous, je n'ai point d'autre affaire;
Si vous saviez hélas! combien vous m'êtes chère,
Combien votre bonheur est l'objet de mes vœux,
Nous serions sûrement bons amis tous les deux;
Mais non, je vois par-tout défiance et mystère,
Elise, Elise,

ÉLISE.

Dieux!

TRISTAN.

Tu n'aimes pas ton père!

ÉLISE.

Je voudrais l'adorer. Ah! je l'adorerais
Si..

TRISTAN.

Quoi si? Comment? ains?

ÉLISE.

Hélas! si j'espérais
Qu'il voulût consentir.

TRISTAN.

Pauvre petite folle,
Qui n'a pas de raison la valeur d'une obole.
Petit cerveau brûlé . . . Baise-moi . . . Tu verras
Qu'un jour, qui n'est pas loin, tu me remercieras.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, CLEON.

ELISE, *à part.*

J'ai failli tout gâter.

CLEON.

Eh bien ! et notre affaire,
Vous n'avez pas encor fait venir le notaire ?

TRISTAN.

Ce n'est pas faute, au moins, de l'avoir bien voulu,
Je l'ai mandé deux fois ; mais bast ! il n'a pas plu.
A ce charmant monsieur... Je ne sais la folie
Dont il peut être atteint ; elle n'est pas polie,
Toujours.

CLEON.

Vous m'étonnez : lequel ?

TRISTAN.

Monsieur Griffon.

CLEON.

C'est un homme d'esprit et jovial et bon.

TRISTAN.

On s'en douterait peu.

CLEON.

Mais enfin le tems presse;
A quelqu'autre, à l'instant, il faut que l'on s'adresse.

TRISTAN.

Il sera tems demain.

CLEON.

Non pas, diable! non pas,
Oronte est à Paris, il s'est montré là-bas,
Il pourrait bien venir troubler notre besogne.

TRISTAN.

Je n'ai pas peur de lui ni de sa rouge trogne.

CLEON.

Si fait bien moi, pardi, j'en ai grandement peur.
Et je ne me croirai certain de mon bonheur
Que lorsque j'aurai pris possession d'Elise;
J'espère que son cœur, ici, me favorise,
Qu'elle excuse l'ardeur dont je poursuis un bien
Près de qui devant moi les autres ne sont rien. . .
Vous détournez encor votre charmant visage,
Redoutez-vous les nœuds où l'hymen nous engage?
Elise, oh! croyez m'en, croyez qu'ils seront doux,
Que je n'existerai désormais que pour vous:
De même que vos soins charmeront ma vieillesse. . .
Que dis-je? en m'avouant votre aimable tendresse,
Vous m'avez rajeuni, je n'ai plus que vingt ans;

Vous voyez à vos pieds le plus fou des amans.

(*On entend le bruit d'un carrosse, Tristan va et vient fort en peine.*)

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, GRANDMAISON.

GRANDMAISON, *dans la coulisse.*

Le bourreau ! le coquin ! j'ai beau dire, il m'emporte
Et n'a pas le bon sens de connaître la porte.

(*à Tristan.*)

J'ai bien fait de venir moi-même vous chercher . . .
Je voulais bâtonner mon maraud de cocher,
Mais l'impudent coquin, tout du haut de son siège,
Se mettait en devoir de soutenir le siège.
Où sommes-nous ? quels mœurs ! quel pays et quel tems !
Un honnête homme, ici, ne peut battre ses gens !
Lorsque sur un valet qui devant moi ricane,
Par habitude, enfin, je leverai ma canne,
Je suis donc exposé, moi prince souverain . . .
Je frémis . . . Mais mon cœur redevient plus serein,
J'aperçois un objet qui m'enchanté et m'enflamme.

(*À Tristan qui veut le retenir.*)

Laissez, que je me jette aux genoux de madame :
Que d'attraits ! que d'appas ! L'on m'a trop peu vanté.
Son regard séduisant, sa touchante beauté.

TRISTAN, *le relevant avec peine.*

Monseigneur, modérez . . .

GRANDMAISON.

Que je sens d'allégresse !
Que mon destin chez vous heureusement m'adresse !

TRISTAN, *retenant Grandmaison qui veut embrasser Elise.*

De grace.

GRANDMAISON, *embrassant Elise malgré Tristan.*

Permettez qu'un futur plein d'amour,
Prenne à compte un baiser en ce fortuné jour.

CLEON (*à part.*)

Ouais !

GRANDMAISON.

Vous êtes à moi, vous êtes ma princesse.

CLEON (*tirant Tristan par le bras.*)

Donnez-moi donc la clef de cette gentillesse.

TRISTAN.

Mon dieu ! quelque folie. . .

GRANDMAISON.

O triste souvenir !

Cruel et doux penser qui vient de me venir !
Quel éblouissement ! j'ai pris l'une pour l'autre. . .
Elle avait un regard aussi doux que le vôtre ;
Cette bouche, ce nez, cet aimable menton,
Cette taille de nymphe et ce petit peton.

(*Il recule.*)

Je la vois toute en vous. Dieux ! c'est elle ! c'est elle !

Excusez ma douleur, l'image est trop fidelle.

(*Pleurant.*)

Ah! combien votre vue a droit de m'attendrir!
 Quelle source de pleurs venez-vous de rouvrir!
 Le cœur déjà rempli de vos douloureux charmes,
 Je ne puis différer à leur rendre les armes:
 Belle Elise, il n'est plus de retraite pour moi,
 Je meurs si je ne puis vivre sous votre loi.
 Acceptez-vous ma main? parlez, soyez sincère,
 Puisqu'enfin j'ai l'aveu de monsieur votre père.

CLEON (*à Tristan.*)

Voilà du positif, mon ami, dites donc?

TRISTAN.

Bagatelle.

CLEON.

Expliquez...

TRISTAN.

Cela serait trop long.

GRANDMAISON (*à Tristan.*)

Oui, s'il faut que j'essuie un refus de sa bouche,

(*Se tournant vers Elise.*)

Ma mort est infaillible, et je sens que j'y touche.

ÉLISE (*se jetant dans un fauleuil.*)

Je ne sais où je suis, vous me glacez d'effroi.

CLEON.

Je ne vois plus ici rien à faire pour moi.

(*Il s'éloigne comme pour sortir, mais il s'arrête et les regarde de la porte.*)

TRISTAN (*croyant Cléon parti.*)

Seigneur, elle est à vous.

GRANDMAISON.

La voilà qui se pâme,
Elle rejette donc ma personne et ma flamme.
Je suis perdu, monsieur, et c'en est fait de moi,
A quelqu'autre, sans doute, elle a donné sa foi;
Sans cela mon amour ne saurait lui déplaire.
Je ne sais qu'en penser... peut-être est-ce Valère
Qu'elle aimerait... enfin, il est dans la saison,
Doné d'un cœur fort tendre et fort joli garçon.
Chère Elise, parlez, en aimez-vous un autre?
S'il faut que mon bonheur soit aux dépens du vôtre,
Je me sacrifierai... mourir n'est rien.

TRISTAN.

(*à Elise.*)

Non, non,

Ma fille, regardez que monseigneur est bon:
Considérez un peu l'honneur qu'il veut vous faire,
Le rang qu'il vous assure à vous, à votre père.
Quel plaisir goûtera votre cœur généreux,
Jouissant du pouvoir de faire des heureux!
Voyez à vos genoux votre famille entière,
Vous allez devenir notre ange tutélaire.
Eh bien! ma fille?

ÉLISE.

Où suis-je?

TRISTAN.

Ains? me refusez-vous

192 L'ANTI-PHILOSOPHE,
Lorsque je vous propose un prince pour époux,
Mais un prince charmant, un prince tout aimable?

CLÉON (*paraissant tout-à-coup.*)

Et vous et votre prince, allez tous deux au diable...
Après tous les discours que vous m'avez tenus,
Les reproches, ici, seraient trop superflus;
Mais vous êtes chez moi, ce n'est plus votre place;
Sortez de ma maison, je vous demande en grâce,
Et quel que soit jamais le rang que vous teniez,
Ne vous avisez pas d'y remettre les pieds.

GRANDMAISON.

Quel est cet insolent?

TRISTAN.

Tout cela c'est pour rire.

GRANDMAISON.

Qui nous envoie au diable?

TRISTAN.

Il est dans le délire.

GRANDMAISON.

Je saurai bien, ma foi, le ranger au devoir.

TRISTAN.

Ne vous emportez pas.

GRANDMAISON (*se mettant en garde.*)

Ah! je voudrais bien voir.

CLEON.

Mon prince, me voici prêt à vous satisfaire,
 Et sans aller plus loin, si cela peut vous plaire.
 Je me souviens encor de mon premier métier,
 Et ma trempe n'est pas de me faire prier.
 J'ai chez moi ce qu'il faut pour vider la querelle,
 Epée ou pistolet, et de plus d'un modèle,
 Mon magasin est là, venez voir et choisir;
 Ce qui vous agréera saura me convenir.

GRANDMAISON.

J'aime qu'on parle ainsi, j'approuve ce langage;
 Mais pour une autre fois gardez votre courage;
 Car je ne prétends point vous chagriner du tout;
 Je ne vous en veux pas, il s'en faut de beaucoup...
 Venez, monsieur Tristan, et vous mademoiselle,
 Venez, l'on vous attend, la fête sera belle.

(A Elise.)

L'amour, le tendre amour en a fait tous les frais;
 Tout y sera soumis à vos divins attraits.
 Que votre amant aura de plaisir et de joie,
 A vous entretenir par cette heureuse voie!

(A Tristan.)

Monsieur, si vous avez pour moi quelque bonté,
 Vous viendrez demeurer dans ma principauté,
 Vous serez mon bras droit et mon premier ministre...
 Eloignons de nos cœurs toute image sinistre,
 Que le plaisir sur nous reprenne tous ses droits,
 Il est peu du destin des princes et des rois.

Fin du quatrième Acte.

ABSENCE

DU CINQUIÈME ACTE.

CET Acte n'est pas le plus mauvais ; mais nous ne voulons pas nous dépouiller de toutes nos richesses pour un public ingrat qui ne nous en saura aucun gré. S'il a quelque curiosité de connaître la pièce entière et d'en bien juger, il n'a qu'à l'appeler sur la scène (1) ; mais nous sommes bien loin

(1) La représentation est aussi nécessaire à une pièce de théâtre que le jour l'est à un tableau. Les Comédiens sont (sauf l'indécence de la comparaison) d'habiles cuisiniers qui savent nous faire trouver bons des mets qui nous sembleraient souvent insipides sans le secours de leur art. Avec ce secours les productions de la plus chétive qualité s'avalent et se digèrent ; mais sans lui les meilleures n'ont d'attraits pour personne. Les Comédiens donc se tiennent bien sûrs qu'un auteur ne peut rien sans eux, et rient de bon cœur quand il les menace d'imprimer et d'en appeler au public.

Il serait pourtant bon qu'ils en eussent une fois la démenti pour leur propre bien ; car tant qu'ils n'exempteront pas le littérateur modeste des sollicitations ruineuses et fastidieuses auxquelles il est assujéti, la fortune et la protection envahiront leur théâtre, et en écarteront l'homme qui n'a pour lui que lui-même, l'élève de la nécessité, le plus capable des efforts surnaturels qu'exige la composition dramatique.

d'espérer de sa part un témoignage aussi flatteur.

Notre ouvrage a un grand défaut, c'est d'avoir du bon sens (2). Ce public ne veut plus voir et lire que des choses insignifiantes ; il craint de rencontrer sur son chemin l'ombre de la raison ; on lui en a inspiré une frayeur mortelle. L'esprit humain s'est évertué à forger des armes contre lui-même ; la raison s'est combattue de sa propre épée, et furieuse on l'a vu s'efforcer de s'ôter l'existence.

Cette raison a pu nous égarer sans doute, elle a pu nous conduire dans le précipice ; mais quoi ! l'astre qui nous éclaire n'éblouit-il pas quelquefois nos yeux ? ses rayons qui

(2) Le bon sens est le premier principe de la philosophie ; et la sagesse est son essence. S'il y a au monde des opinions insensées et pernicieuses, la philosophie les rejette ; c'est une source de vie dans laquelle on a pu jeter quelques poisons, mais qui se purifie bientôt par sa propre vertu.

On veut nous ôter la philosophie, et jamais nous n'en eûmes un plus grand besoin ; c'est vouloir nous enlever le seul bien qui nous reste, le seul remède à nos maux, ou, du moins, le seul moyen de les adoucir.

C'est la philosophie qui rapproche les esprits divisés, c'est elle qui fait entendre sa voix conciliatrice jus-

pompent la rosée bénigne n'élèvent - ils pas les terribles élémens de la tempête ?

Pour éviter la foudre, faut-il appeler le cahos ?

qu'aux oreilles de ses propres adversaires ; c'est elle qui met un terme à ces querelles intérieures, à ces persécutions domestiques, qui ne font qu'exalter l'opiniâtreté humaine, source abondante de chagrins réciproques.

C'est la philosophie qui nous fait rentrer en nous-mêmes, qui modère les plus extravagans, qui police les plus forcenés, qui humanise les plus arrogans.

C'est la philosophie enfin qui nous préserve de cette fâcheuse misantropie où l'expérience que nous avons faite de la méchanceté humaine n'est que trop capable de nous jeter. C'est elle qui nous fait voir les hommes tels qu'ils sont, qui nous fait apercevoir que l'amour de soi est leur mobile universel ; que cet amour existe en nous-mêmes non moins vif, non moins exclusif que dans le commun des hommes, et que si notre éducation n'eût modifié les passions qui s'ensuivent, nous serions capables des mêmes excès que la multitude effrénée.

Vouloit en conserver, de ces excès, du ressentiment contre un peuple entier, contre le genre humain, c'est s'en prendre à Dieu même, c'est entrer en courroux contre les flots de la mer qui ont englouti nos trésors et nos amis.

Incedo per ignes...

F I N.

